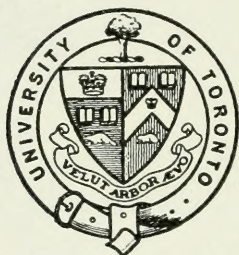

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

# LE NORD DÉVASTÉ

*COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »*
*Dirigée par M. Gabriel LOUIS-JARAY*

Série I : LES RÉGIONS

HENRY COCHIN
Ancien député du Nord.

Nicolas BOURGEOIS André M. DE PONCHEVILLE

# LE NORD DÉVASTÉ

**Avec 8 planches hors texte.**

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e
1920

*« Des peuples entiers vont défiler sur les champs de bataille où la France et ses nobles alliés ont sauvé la civilisation.*

*« Le Comité France-Amérique veut leur offrir une série de petits livres où quelques Français ont noté, avec une piété filiale au jour le jour, pendant les quatre années du martyre, les souffrances et les gloires de leurs provinces. »*

Ainsi écrivait Maurice Barrès, en tête du volume « La Lorraine dévastée ». Et il ajoutait : « *Voici le premier volume de ces pèlerinages tragiques.* » En voici aujourd'hui un nouveau. On voudrait espérer qu'il ne sera pas indigne de ses excellents modèles : il servira de guide au lecteur dans un autre « *pèlerinage tragique* », — « Le Nord dévasté ».

*On m'a demandé de présider à cette partie de l'œuvre commune, qui est écrite pour l'honneur du nord de la France, et pour la honte de ses ravageurs. C'est sans doute parce que l'on sait que j'aime profondément la noble contrée laborieuse, que je lui suis attaché de tout temps, et que j'ai exprimé avec plus de chaleur peut-être qu'un autre cet amour et cet attachement.*

*Cet appel m'honore et je ferai mon possible pour y répondre dignement. Je parlerai du Nord ainsi qu'on en doit parler, avec émotion, avec respect, mais avec cette sincérité aussi, qui est sa qualité préférée. J'ai*

*écrit jadis une* « Ame flamande », *qui a été dans bien des mains dans le Nord, dans les villes et surtout dans les campagnes. Je voudrais aujourd'hui conduire cette* âme *à travers la tempête de Guerre, la voir dans la souffrance, et retrouver cependant l'image de sa force passée, evoquer l'espoir des résurrections de l'avenir.*

*J'en dirai ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'ai compris. Je ne dirai pas tout. Je ne tracerai pas à moi seul le multiple tableau, de nos villes et de nos bourgs, heureux et affligés. L'entreprise serait bien au-dessus de mes forces. Lassé que je suis par la guerre. et les plaies qu'elle m'a laissées au cœur, j'aurais été impuissant à pousser l'œuvre assez loin, si je n'avais pu m'assurer le concours de deux bons écrivains, fils ardents de notre Nord, attachés à son étude, pénétrés de son caractère, et préparés donc à le décrire et à le faire connaître. André Mabille de Poncheville et Nicolas Bourgeois sont, autant que je puis l'être, inspirés de ce noble sentiment qui est le patriotisme local. Pour bien aimer les grandes patries, il faut savoir aimer les petites. Cette vérité n'a jamais paru plus éclatante qu'en ces jours où les petites patries d'Alsace et de Lorraine ont glorieusement rallié la grande patrie française.*

*Nous voulons faire passer devant les yeux du lecteur l'image de toutes les parties du Nord de la France, les Flandres flamande et française, le Hainaut, le Cambrésis, les Ardennes, dans un tableau rapide et vivant. Nous l'avons écrit sous le coup de la douleur qui nous a étreints, en songeant à ce que fut la bonté et la beauté de ce pays, et à ce que reste l'horreur de sa dévastation.*

*Ceux qui liront ce livre penseront à leur propre*

*contrée, à leur demeure, à leurs prospères entreprises, et se les figureront souillées et massacrées : ils sauront, point par point, l'étendue du crime de la guerre allemande et la nécessité des réparations.*

*Avant d'entrer dans le récit palpitant, où passeront, innombrables, les villes, les champs, les hommes, les femmes, les travaux, les mœurs de notre Nord, — il faudrait que l'on pût se représenter, en traits généraux, l'unité du caractère moral de cette région si variée, aux formes si multiples. Il faudrait l'apercevoir d'ensemble, telle que la Guerre l'a faite, et telle qu'elle était avant la Guerre, — cette contrée du Nord de la France, riche, prospère, pacifique — la plus avancée dans le progrès et la civilisation, — en même temps la plus fidèle peut-être à ses traditions et à ses usages, — heureuse contrée ! — mais aussi contrée infortunée, vouée depuis des siècles à servir de terrain aux luttes effroyables des peuples ! C'est bien ainsi que l'a vue Michelet, dans le* Tableau de la France, *où, parmi tant de paradoxes et de fantaisies, jaillit parfois la parole prophétique :*

« Cette frontière des races et des langues européennes est un grand théâtre des victoires de la vie et de la mort. Les hommes poussent vite, multiplient à étouffer ; puis les batailles y pourvoient. — Là se combat, à jamais, la grande bataille des peuples et des races. — C'est là le coin de l'Europe, le rendez-vous des guerres.

« Voilà pourquoi elles sont si grasses ces plaines : — le sang n'a pas le temps d'y sécher ! »

*Hélas ! ces merveilleuses plaines, voilà qu'une fois de plus le sang les a baignées. Voilà qu'une fois de plus, elles ont été ravagées, pillées, renversées, ces demeures débordantes de vie ; — mais ravagées,*

*pillées, renversées cette fois, ainsi qu'elles ne l'avaient jamais été en aucun temps, ni par aucun ennemi, ni par les Barbares, ni par les Gueux du seizième siècle. Car elles l'ont été avec une méthode savante et sauvage à la fois.*

*Regardez bien, et que rien n'échappe à vos yeux, vous, spectateurs du lendemain du crime.*

*C'est une contrée de cent cinquante kilomètres de long, peuplée de près de deux millions d'habitants. Je distingue dans sa dévastation trois zones : d'abord une zone large de plusieurs kilomètres, ce que l'on appela pendant la guerre, le* Front; *elle est aussi large, parce que, comme on sait, le* Front *s'est plusieurs fois déplacé. Cette zone-là est annihilée, comme l'est, dans les guerres modernes, un Front de guerre, par l'artillerie, les explosifs, les incendies, les mines. Dans cette zone-là, c'est à peine s'il reste pierre sur pierre ; les arbres mêmes sont morts empoisonnés. — Une seconde zone, plus importante, qui se trouvait à l'arrière du Front, n'a pas subi les mêmes ravages : elle a été occupée par l'ennemi, brutalement, pendant quatre ans, avec les pillages, les rançons, les réquisitions, les enlèvements. — Une troisième zone, celle de l'extrême Nord, — sans cesse bombardée par mer et par terre, sans cesse menacée d'invasion, inondée dans ses parties basses ; — c'est la plus heureuse !*

*Dans cette contrée, dans les trois zones — pourra-t-on voir renaître l'industrie, l'agriculture, — la vie ? — Combien pour cela faudra-t-il de temps ?*

*Et quand pourra renaître la beauté ?*

# LE NORD DÉVASTÉ

---

## PREMIÈRE PARTIE

### L'AME DU NORD

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE NORD DANS LA GUERRE

#### 1. — *Août-septembre 1914.*

Qui pourra donc mesurer le mal qu'a fait à la France, au monde, à la civilisation, le ravage du Nord de la France ?

Pour le comprendre, il faut se représenter quel puissant organe de la vie nationale était le Nord de la France. Pour cela, disais-je, il faut sentir l'unité de cette vaste région, unité qui fait toute sa force, — unité de cœur, d'esprit, de volonté.

Je m'efforce de revoir le Nord, tel qu'il fut à la veille et au jour de l'attentat de 1914, tel qu'il se comporta jour par jour, tandis que la lutte s'avançait, que le malheur pesait, que le ravage s'exerçait. Je me reporte au mois d'août 1914 ; je reprends un à un tous mes souvenirs, les plus simples, les plus directs de ces jours, de ces heures, de ces minutes dont la mémoire ne nous quittera qu'avec la vie. — Le tableau de ces incroyables moments ne sau-

rait être tracé que par le rassemblement de tous les traits que donnent les témoignages intimes.

Suivez-moi dans mon village, coin perdu de la Flandre maritime, le 1er août 1914. Je revois la terrible journée, au soir de laquelle j'ai trouvé au village les gendarmes du canton, qui venaient apporter l'*Ordre général de mobilisation*. J'ai fait sonner le tocsin, et puis, en présence de la population assemblée en hâte, j'ai lu, à haute voix, sur les marches de la mairie, l'ordre qui appelait les enfants de la France à sa défense.

Ce soir-là fut une heure d'ardeur virile, de confiance, bien plutôt que d'angoisse. Certes, l'image de la mort planait sur nous. Mais nous voyions plus haut, l'espérance. Et nous n'avons pas pu, par bonheur, réaliser dès lors l'horreur des désastres, de ceux qui allaient ruiner la France, de ceux surtout qui menaçaient notre contrée.

Elle m'était apparue, ce jour-là même, la Flandre, si belle, si calme, si débordante de vie et de santé. Je la revois toujours ainsi quand je pense à ce jour-là ! Car ce jour-là justement une circonstance avait fait que je l'avais parcourue de part en part. J'étais sorti de chez moi à la première heure du jour ; on m'avait convié à l'inauguration d'une nouvelle ligne ferrée, — un de ces chemins de fer à voie étroite qui serpentent si utilement à travers nos villages et nos champs. — Nous nous étions embarqués sur un train pavoisé, auprès de la frontière belge, et nous avions roulé à travers le pays pendant plusieurs heures.

Certes, au long du voyage, ce 1er août 1914, sur nos esprits pesait l'inquiétude. Mais malgre tout, vraiment, par moments, elle se dissipait. On avait

beau faire, savoir les menaces, les terribles probabilités. On ne pouvait se décider à croire à la guerre : on l'avait vue tant de fois de si près! — De moins près, sans doute, qu'en cet août! — Mais qu'en savait-on? — Un espoir, même vain, même déraisonnable, renaissait toujours.

Et puis, comment résister aux séductions de l'heure? Le temps était si beau, et les champs si riches! Qui a oublié les splendeurs ironiques de ce fatal été, et ses royales moissons? — Nous roulions sous un soleil d'or parmi une mer de blés. Au loin vers Dunkerque, fumaient les cheminées du port et des usines. Les beaux villages, luisants de propreté, s'égrenaient l'un après l'autre. A chaque station c'était l'acclamation d'une foule endimanchée. Partout l'image de la santé, de la prospérité et de la paix.

Et nous arrivions enfin, parmi l'émeraude des plus belles prairies du monde, à l'ombre du beffroi de la charmante ville de Bergues. — Là pourtant on en apprit un peu plus. De Dunkerque venaient des rumeurs plus sombres. Chacun avait hâte de rentrer chez soi. — Nous nous sommes séparés.

Dans chacun de nos villages nous attendait l'affiche redoutable, la nouvelle de mort, la guerre! — Ce contraste jamais ne s'effacera de ma pensée.

Deux jours plus tard, le lundi 3 août, nos soldats ont quitté mon village, par le train de 6 heures du matin. Le curé a dit la messe dans l'église du village, à 4 heures et demie ; elle était remplie comme elle l'est à peine aux grandes fêtes. Dès 3 heures, dans les champs, sur les chemins, le long des canaux, c'était un grand mouvement dans l'ombre. Au petit jour, la place du village était noire de monde.

Quel souvenir ! les visages étaient graves, résolus : pas une larme dans les yeux. Une mère de famille m'a dit :

— On a pleuré avant de fermer la porte des maisons !

Un long cortège a conduit les braves enfants jusqu'à la station du chemin de fer. Quelques adieux, quelques cris de « Vive la France ! » — Par dessus tout une impression de recueillement et de calme résolution.

Quelques jours après, un ami qui revenait de Belgique, et qui s'était trouvé dans un village des environs de Furnes le jour de la mobilisation, me raconta ce qu'il avait vu : la scène était toute pareille.

Nous apprenions l'attitude héroïque des Belges, ce fut notre premier réconfort. Et pour tout dire, quoique l'on eût dès longtemps prévu la possibilité de la violation de la Belgique, et l'invasion par le Nord, — quoique nous ne fussions pas à ce sujet sans crainte, nous ne pouvions pas bien, dès l'abord, réaliser dans nos esprits tant d'infamie et croire aussitôt à la rupture des traités. Nous gardions inconsciemment ce sentiment que nous étions pour quelque temps à l'abri.

Les événements eurent vite fait de détruire ces illusions. Les jours qui passèrent nous apprirent l'envahissement du Luxembourg, le viol de la frontière belge, la résistance sublime de Liège. Et nous nous retrouvions, avant que le mois fût à moitié écoulé, haletants d'émotion, et nous écoutions au ras du sol le tonnerre lointain du canon de Charleroi. — Le Nord était envahi.

Nous pouvions mesurer l'étendue de notre mal-

heur. Nous en connaissions mal les précisions. Nous avions chaque jour sous les yeux les préparatifs de la défense, en vue de rendre impraticables nos campagnes basses, pour barrer à l'ennemi le chemin de la côte et des ports. Toute navigation intérieure interrompue, les écluses fermées, les canaux coupés de batardeaux, — l'eau montait doucement heure par heure, et dans les niveaux les plus bas de nos plaines, l'inondation s'étendait et déjà couvrait la terre. La ville de Bergues, comme dans une île, réfléchissait ses tours dans un miroir d'eau.

Nous savions cela : nous n'en savions pas beaucoup plus. Les lettres, les journaux nous faisaient presque complètement défaut. Je pouvais encore avec Dunkerque et Saint-Omer, user du téléphone. Il me donnait quelques rares, brèves, vagues nouvelles. Le soir, à la fin de ces interminables journées, je voyais affluer tout le voisinage, pour apprendre avidement le peu que je pouvais savoir. — Des noms nous étaient jetés, qui brusquement nous révélaient l'avance foudroyante de l'invasion. L'ennemi était à Baisieux, — il était au Cateau ; — il était devant Maubeuge.

Pour nous au fond de nos plaines flamandes en partie inondées, pour nous qui étions encore libres, chacun de ces noms prononcés nous semblait un coup dont nous étions frappés au cœur. — Un jour pour la première fois, nous fûmes coupés de Lille. La chose ne nous parut pas possible : bien des gens n'y croyaient qu'à peine. Certes, dans l'émoi des desastres successifs, devinés plutôt que connus, nos cœurs de patriotes français se sentaient serrés cruellement. Mais je discerne, quand j'y pense, et

je distingue bien spécialement, la souffrance du patriotisme provincial, une douleur, si je puis dire, plus directement familiale et fraternelle.

En septembre, il y eut à reprendre courage. Je reverrai toujours cette soirée où j'eus le bonheur d'annoncer à mes visiteurs le grand recul de l'ennemi, auquel nous ne savions pas encore donner son nom historique : *la Victoire de la Marne*. On acclama ! On battit des mains ! Etait-ce la délivrance ? Fallait-il pavoiser le village ? On eut raison de n'en rien faire. — Encore que l'espoir fût rentré dans les cœurs et ne dût plus les quitter, nous n'étions pas au bout de nos misères :

Pour le Nord elles commençaient à peine.

Comme elle nous étreignit la douleur « familiale et fraternelle, » — lorsque commença à défiler le long des routes l'interminable cortège des fugitifs ! — Nous avions vu d'abord ceux de la Belgique, ce furent ensuite ceux du Nord et du Pas-de-Calais, de Lille, de Douai, de Valenciennes, de la région minière ; — d'abord les hommes en âge militaire, que les autorités avaient aussitôt expédiés au loin, pour éviter la main mise de l'ennemi, — et ensuite tous les évacués de la ligne du feu, hommes, femmes, petits enfants.

Quelles misères! quelles détresses! — Du petit jour à la nuit noire, les malheureuses processions se suivaient presque sans interruption sur les routes, — s'arrêtaient pour prendre un peu de repos, et puis repartaient, pour gagner les villes, où, tant bien que mal, des secours avaient pu être organisés, — pour gagner la mer et s'embarquer.

Malheureux fugitifs! Il en tombait en route. Il en mourait. Et, chose plus lamentable peut-être : il en

naissait aussi! — C'était comme la grande fuite prédite aux jours de l'antéchrist : malheur aux femmes nourrices et celles qui allaient être mères!

## 2. — *Les tortures du Nord.*

Octobre, novembre. Nous étions à l'arrière-plan de la suite de la guerre, de cette effrayante *course à la mer*, où l'ennemi, repoussé et furieux, chercha sa revanche, dans ce qu'il a appelé, trop tôt, son *Sedan maritime.*

Nos fortes, patientes populations ont continué, sans un jour d'arrêt, à cultiver la terre ; les champs ont été labourés, les usines ont fumé, mais au milieu de quel infernal sabbat! Ce n'était plus comme en août le grondement sourd du canon. Le sol fut ébranlé jusqu'en ses profondeurs par les fracas de l'Yser et d'Ypres. La nuit, de minute en minute presque, c'était sur toutes les lignes ferrées de la côte, le grondement sans arrêt des trains qui roulaient, dans les ténèbres, les renforts de notre armée.

Nous n'étions plus abandonnés, comme en août! Avec notre armée, nous voyions affluer celle de nos alliés : Anglais, Ecossais, Hindous, traversaient nuit et jour nos villes et nos villages. Non, nous n'étions plus abandonnés; mais nous étions presque devenus le champ de bataille. — Et, pour la seconde fois (mais la bonne, hélas!) nous étions coupés de Lille et des deux tiers de notre région du Nord.

C'est alors que nous avons senti combien nous l'aimions, quelle unité de cœur unit tous les Français du Nord d'un lien puissant. Nous n'avons pas cessé un jour de penser à nos frères envahis. Des

semaines, des mois se passaient sans que nous ayons rien appris de leur sort. Nous les savions malheureux, nous les sentions fidèles au devoir. Mais nous ne pouvions rien savoir, en fait, de leur misère et de leur vaillance. — A de rares occasions, quelque nouvelle nous arrivait pourtant, par des voies indirectes, — par la bienveillante entremise du Saint-Siège, du roi d'Espagne, — par quelque lettre d'un de nos prisonniers en Allemagne. Un peu plus tard ce fut le témoignage de quelques évadés, qui, au risque de la vie, avaient traversé la Belgique pour s'embarquer en Hollande, et rentrer en France. Les messages étaient nécessairement rares, tardifs, laconiques : un tel, ou une telle, se portaient bien, à telle date ! — Avec quelle passion on se jetait sur la moindre lettre, on interrogeait le messager.

Cependant, par force, des relations dûrent s'établir. Je me souviens toujours de l'émotion profonde que causa chaque passage de cet homme dont la bravoure et le dévouement au bien public ne peuvent être assez loués, M. Louis Guérin. Choisi pour organiser le ravitaillement et établir les communications avec nos amis d'Amérique, qui ont sauvé de la famine la Belgique et la France envahie, il renouvela plusieurs fois le périlleux voyage. Discret, ne voulant compromettre par aucune imprudence sa mission d'utilité publique, — il nous apportait du moins l'esprit, et, si je puis dire, l'air de nos contrées séparées.

Peu à peu, ces occasions se multipliaient, — plus tard surtout, quand l'ennemi évacua par la Suisse une partie des populations. Nous avons fini par savoir quelque chose de la vie de nos frères. On

s'en allait à Évian attendre les malheureux trains d'évacués, guetter aux fenêtres des wagons les visages hâves, et là, anxieusement, poser des questions, attendre les réponses le cœur battant : « — Un tel ? Une telle ? Vit-il ? Est-il mort ? »

Et on accueillait ces douloureux fugitifs. De belles œuvres avaient été formées pour les recevoir et les secourir.

Nous avons vite appris le détail de leurs souffrances : mais il fallait pour tout savoir, il fallait les presser de questions, car ils ne parlaient guère de leurs privations et de leurs jeûnes : « Ce n'est rien, disaient-ils. » — Ils nous donnèrent des leçons d'endurance et de confiance. Cependant nous finissions par nous instruire de ces misères, qui « n'étaient rien », — et surtout des souffrances morales ; nous nous figurions bien les jours de désolation, et je me rappelle, certes, le tableau que je m'en faisais à moi-même et que je m'efforçais de fixer en ces jours mêmes, par tous les traits recueillis çà et là.

Ces demeures, disions-nous, ces bonnes maisons de famille, où l'on était si bien accoutumé à vivre en paix, à son aise, les voilà ruinées, au moins souillées, abimées, dégoûtantes, peuplées d'ennemis. Jadis le poète en gémissant avait dit :

Ma maison me regarde et ne me connait pas !

Mais ici, c'est le supplice inverse : ce sont eux, nos amis, nos frères infortunés, qui ne la reconnaissent pas, quand ils la regardent, cette maison de leur père, cette maison de leur jeunesse, où se vautrent et se gobergent, quand ils ne font pas pire, d'insolents barbares.

Il y a des maux plus cruels. Il y a des peines qui ne touchent pas seulement les sens. mais qui percent le cœur. Il a fallu, pendant de longs mois, subir le spectacle des violences, des réquisitions, les arrestations, la prison, la fusillade. On a vu brutaliser les représentants de l'ordre public, dont le seul crime était de défendre les droits et la vie de leurs compatriotes. Pensons aux maires dans leurs villes ou leurs villages, aux fonctionnaires depuis le plus haut rang jusqu'au plus modeste, aux Evêques, — dignes frères du grand cardinal Mercier, — à l'Evêque de Lille, à l'Archevêque de Cambrai.

Combien ont été maltraités, outragés, conduits devant le peloton d'exécution, — exilés, emprisonnés ? — Il y a les morts de mort violente; il y a aussi les morts de lassitude, les hommes âgés, épuisés, qui n'ont pu supporter jusqu'au bout les brutalités. — Pensons à eux, mais pensons aussi à ceux qui les ont vu souffrir et mourir, et qui ont souffert de leurs peines. De combien d'horreurs n'ont-ils pas été témoins encore ! Il y eut les déportations brutales des hommes que l'on soumettait au travail forcé. Il y eut bien pire encore : l'enlèvement des jeunes filles, le *maximum*, je crois de l'infamie allemande.

### 3. — *L'héroïsme du Nord.*

J'ai répété ici, presque en propres termes, mon témoignage personnel sur les nouvelles du Nord, que nous recevions au cours de la guerre. Je ne puis faire mieux que de me référer à mes expressions d'alors, avec la vie que leur donnait le contact direct des événements.

Alors sans doute, nous apprenions les souffrances des populations séparées : mais nous ne pouvions pas connaître tous les faits précis de leur héroïsme. Si on les apprenait, on les tenait cachés, pour ne rien révéler à l'ennemi toujours aux écoutes. Mais on n'en savait jamais que la plus petite part. — Et quand les aura-t-on tous appris ? Chaque jour nous en révèle. Qui connaîtra jamais par leurs noms les innombrables braves gens, hommes, femmes, enfants, qui ont su, pendant d'interminables mois, tenir bon, faire bon visage, garder l'espérance, et se dévouer au salut public, soigner les malades, cacher les soldats, faire fuire des captifs, — et cela sous la menace permanente de la grossièreté allemande, et, pire encore, de la bonne humeur injurieuse ?

Comment en citer seulement quelques-uns, sans crainte d'injustice et d'oubli ? — Je n'en citerai qu'un seul, — si frappant, — celui de ce héros Lillois, le pharmacien Willot, auquel aujourd'hui dans sa ville un monument va être justement élevé : celui-là, avec l'aide de quelques hommes et de quelques femmes braves comme lui, avait entrepris cette œuvre : maintenir l'esprit public dans la confiance ! — Et durant les terribles années, ces entrepreneurs de vaillance ont pu rédiger, imprimer sous le manteau, distribuer par milliers en secret, un journal qu'ils appelaient l'*Espérance*. Soupçonnés, poursuivis, ils ont continué leur œuvre. Plusieurs d'entre eux étaient déjà sous les verroux, que les autres grimpaient encore la nuit sur un toit, où ils avaient eu l'audace de poser les antennes d'une télégraphie sans fil, — et y recueillaient, pour l'*Espérance*, les communiqués français !

C'est là, dans les contrées opprimées, qu'a régné le plus souverainement cette solidarité des cœurs, qui a été nommée (d'un beau nom qui restera dans l'histoire) : *Union sacrée*. — Nulle part elle ne fut plus complète. On vit fraterniser, catholiques, socialistes, radicaux. Il n'y avait plus de partis ; il n'y avait plus que des Français. — C'est là justement ce que les boches n'ont jamais pu comprendre. On leur avait annoncé une France pourrie de haines, divisée jusqu'à la décomposition. Et voilà que leur présence seule suffisait, — leur présence détestée, — pour cimenter la plus solide des amitiés.

Cette amitié, dans la région du Nord, se fortifiait par ce caractère spécial, par cet esprit fraternel de bonne humeur cordiale, qui est l'essence même de notre patriotisme régional. Voilà encore et surtout ce que nos ennemis n'ont jamais pu admettre : c'est cette bonne humeur persistante [1].

Les opprimés n'ont pas voulu donner un instant aux oppresseurs la joie de penser qu'ils les avaient accablés. Leur fierté s'est révoltée en railleries sous les opprobres, et les coups mêmes. Mille exemples en sont cités, en Belgique et dans le nord de la France. J'en ramasse, en passant, un ou deux.

Un vieux religieux, pesant et impotent, assis dans son fauteuil d'où il ne peut bouger, voit entrer un grand diable d'officier prussien, qui en parlant, lui tient au visage le canon de son revolver : « — Mais monsieur, — dit le vieillard, — ne me visez donc pas de si près : vous êtes toujours bien sûr de ne pas me manquer ! »

1. Voir le beau roman de Darmentières : *Maman* (Paris, 1919).

Dans les rues de Lille, quand on enlevait les écoliers, sous le prétexte de les emmener cultiver les champs, ces sublimes enfants riaient et chantaient, et, comme on leur interdisait la *Marseillaise*, ils entonnaient la vieille chanson populaire : — « *Savez-vous planter les choux, — A la mode de chez nous ?* »

Oh ! oui, certes, ces enfants-là, ils étaient bien « *à la mode de chez nous !* » — L'Allemand ne pouvait pas comprendre cela. Je pense qu'il murmurait : « légèreté française ».

---

## CHAPITRE II

### LA VALEUR DU NORD

1. — *Les « litanies de l'activité humaine ».*

C'est après l'armistice que nous sont arrivées, à nous qui étions au dehors, toutes ces images de l'héroïsme de la France envahie. Elles nous ont charmés, ravis, non pas surpris. Il semble qu'au loin, nous les avions pressenties. — Tandis que le Nord envahi souffrait, le Nord bombardé pensait à lui tendrement. Nous sentions, jour par jour, nos cœurs plus chauds, plus voisins, plus émus, notre pitié plus debordante. Il nous semblait que nous les voyions, nos frères, nos sœurs, vaillants et souffrants ; et nous les voyions comme nous les connaissions, comme nous-mêmes, dans leurs demeures toutes pareilles aux nôtres, avec leur caractère, leurs façons, qui ne différaient des nôtres en rien. Nous ne pouvions penser à eux sans les voir, les toucher, nous identifier absolument à eux.

Nous nous sentions atteints, chacun de la même manière que chacun d'entre eux l'etait.

Dans son malheur, le Nord a bien ressenti son unité. Nous nous sommes constatés un seul peuple, une seule et même branche des enfants de la France. Dans ces jours-là le Nord n'a eu qu'une âme.

Cette âme-là, les siècles nous l'ont faite. A l'origine, nos peuples du Nord sortaient de souches diverses, voisines à vrai dire, mais non tous de la même souche. Notre grande bande de pays qui remonte du Sud-Est au Nord-Ouest, des Ardennes à la mer du Nord, a eu plusieurs noms dans l'histoire, Cambrésis, Hainaut, Flandre française, Flandre flamingante, sans parler de multiples noms de petites circonscriptions régionales. Nos deux millions d'âmes ont pourtant une grande similitude de caractère, de façons, de tendances, de goûts.

Le Nord s'est quelquefois plaint que la France ne le connût et ne l'aimât pas assez. Il rebutait par son rude climat. On ne savait pas son charme, son attrait, sa beauté, à peine même mesurait-on bien à sa vraie mesure son utilité pratique. En tous cas on se le figurait noir et fumeux, brumeux, hérissé de cheminées d'usine.

Tel est le sort de ceux qui travaillent pour le bien des autres. Les gens pour qui ils peinent voient surtout leurs mains calleuses, et ne savent pas assez les regarder dans les yeux et les pénétrer au cœur. Mais s'il est vrai que cette injustice a régné dans une certaine mesure, — assurément, la guerre a changé tout cela. On connaît bien le Nord aujourd'hui : on l'a découvert en le défendant et en le conquérant.

On sait sa valeur. On reconnaît aussi sa beauté.

Sa valeur d'abord. On l'estime mieux qu'on ne savait l'estimer. On a pu mesurer ce que la France, ce que le monde perdent, quand le Nord est empêché de travailler. Que de sources de vie, de prospérité, de confort tarissent par contre-coup, quand s'arrête l'énorme flot de production des usines du Nord !

Ecoutez comme un des travailleurs du Nord, mon ami Eugène Motte, chantait, avant la guerre, la prodigieuse activité de son pays, dans un discours resté fameux.

« Quelle région ardente et diverse que la nôtre ! Quelle galerie de glaces, moins somptueuse, moins orgueilleuse, moins en festons et en astragales que celle de Versailles, — mais autrement féconde, où pourront se refléter toutes les formes de l'activité de la Flandre, de l'Artois. de la Picardie, du Cambrésis... métallurgie, houillères, sucreries. distilleries, produits chimiques. amidonneries. électricité, constructions navales, machines à vapeur, automobiles, alimentation, — et tant d'autres que j'oublie, car je ne puis réciter les *litanies de l'activité humaine !* »

Dans cette superbe *litanie*, il manque une antienne ; il manque l'agriculture, la plus belle agriculture, je pense, que connaisse la France, et peut-être l'Europe. — J'ai vu pendant la guerre, des cultivateurs français de toutes les régions, cantonnés comme soldats dans nos plaines du Nord, s'extasier devant nos procédés de culture et nos rendements. On travaillait alors nos champs, notez-le bien, comme on pouvait, manquant de bras, manquant d'engrais, manquant d'outils et de machines, le tout étant réduit au strict nécessaire et à des arrangements de fortune. On travaillait parmi l'encombrement des cantonnements, des camps français et alliés, des dépôts de munition, des lignes de chemin de fer improvisées, avec des routes défoncées et encombrées, des canaux obstrués. Ce n'est pas tout : on travaillait sous la menace du bombardement aérien, et, dans les parties basses, sous la



Service photographique de l'armée.

La devastation au pied du mont Kemmel.

menace des inondations. — Rien n'y faisait ; on tirait de ce sol des récoltes plus fortes, plus riches qu'on n'en voit nulle part. Et l'on s'efforçait, ce qui était plus difficile encore, de maintenir l'élevage du bétail.

Les ennemis le savaient bien, et, dans les pays occupés, ils tiraient tout le profit possible des terres préparées par l'art et le travail séculaire de nos cultivateurs. Et, soigneusement, ils s'emparaient du bétail, et s'en vantaient. J'ai entre les mains des cartes postales, trouvées sur des prisonniers allemands en 1916 : on y voit, dans la rue d'un village du Nord, de bons boches, le sourire aux lèvres, qui emmènent un long cortège de belles vaches flamandes.

Travail agricole, travail industriel : d'un bout à l'autre de la région du Nord, règne le travail. On peut dire que nul ne songe à autre chose qu'à travailler. Certes, autant et plus qu'ailleurs, surgissent-là les difficiles problèmes qui troublent le monde entier, les problèmes de l'organisation du travail. Mais j'aime à croire qu'ils trouveront de plus faciles solutions pratiques dans le pays où le travail est une tradition séculaire, que dans plusieurs autres où il est presque une nouveauté.

Nulle part d'ailleurs d'aussi grands efforts n'ont été accomplis pour améliorer la condition des travailleurs, leur assurer les secours nécessaires au corps et à l'âme. Qui dira combien la guerre allemande a détruit d'écoles, d'hôpitaux, d'églises ?

Tous les esprits ici sont ouverts aux grandes préoccupations sociales et charitables. Elles nous sont en quelque sorte naturelles et d'ailleurs traditionnelles aussi. Ceux qui ont observé le Nord dès

longtemps, y ont noté cette particularité, laquelle reste vraie même aujourd'hui dans beaucoup de cas — : c'est que le travail y est rarement excessif, — *improbus* eût dit le poète latin. Dans les usages du pays, le travail implique le repos. On ne s'impose pas à soi-même, et donc on n'impose pas aux autres un travail qui excède la limite, et supprime le loisir et la distraction.

Ce fait, qui a été constaté chez nous depuis des siècles a frappé l'œil d'un sagace observateur moderne. L'image que Balzac a tracé du caractère flamand n'est pas parfaite ni sans erreur. Mais elle a des traits gravés vraiment par le génie. Il a aperçu ce singulier ensemble de bonne humeur et d'indépendance qui est naturel à notre peuple, et qu'il définit d'un mot : « une *bonhomie vraie* ». Et il ajoute en commentaire : « Cela implique le travail sans fatigue ».

## 2. — *Les mœurs et les façons du Nord.*

Ces qualités spéciales semblent à Balzac ressortir de l'aspect même des demeures. Un intérieur du Nord, dans son ordre et sa propreté coquette, offre à ses yeux des « couleurs moelleuses ». — Les couleurs sont toujours les mêmes et ces belles images se sont perpétuées. A vrai dire, elles se perpétuent surtout, dans les parties rurales ou les petites villes, et il arrive qu'elles se perdent dans certains entassements urbains et industriels. Mais il n'y a jamais à chercher bien loin pour les retrouver. Une demeure propre, indépendante, convenable à la vie de famille, c'est le besoin de tout homme du Nord. Tout y est calculé en vue de ce besoin : et cela, on

peut presque le dire, dans toutes les classes de la société. On y connaît moins que partout ailleurs l'excès, ou du luxe ou de la misère. Chacun chez soi, et chacun maître chez soi, c'est le principe. Nous dirions volontiers, comme jadis le paysan anglais : *La maison de tout homme est un château.*

Maître chez soi ne veut pas dire insociable : tout au contraire ! — Nous sommes éminemment sociables. L'homme du Nord n'aime rien tant que l'association. Il commence par l'association primordiale, celle de la famille, qui lui est chère entre toutes; qui pourra louer assez la femme flamande, infatigable travailleuse, gardienne des traditions de la race, de la vie saine, propre, indépendante, dans les demeures peuplées de beaux enfants ? — C'est ici, une contrée où se maintient une belle natalité.

L'homme du Nord est attaché à sa commune, et volontiers il retrouverait dans son cœur les passions municipales des siècles passés. Mais encore il aime à voir créer des sociétés de toutes sortes, soit pour l'utilité comme les mutualités, les coopérations, — soit pour le plaisir et la pure sociabilité, sociétés de musique, de tir, sports, jeux, amusements divers. — Tout cela mène à des réunions, à des fêtes. Et c'est là l'un des goûts caracteristiques du Nord. On excelle à organiser les fêtes et les cortèges, fêtes religieuses, comme nos belles processions magnifiquement décorées de costumes, de bannières, de banderoles, — comme nos fêtes civiles d'usage, le Carnaval, la Saint-Martin de Dunkerque, la Braderie de Lille.

Ces fêtes sont à la fois solennelles et familières, décoratives et gaies. Je veux me rappeler la dernière que j'aie vue, avant la guerre, — bien peu de temps,

hélas, avant la guerre, — et dont le souvenir joyeux se mêle dans ma mémoire aux angoisses qui ont suivi. Je veux parler des fêtes de Lamartine, en septembre 1913, dans la délicieuse ville de Bergues, massacrée depuis par les obus allemands. — (M. Paul Deschanel, qui y assistait comme président de la Chambre, en a conservé, dit-il, un souvenir unique). — Toute la matinée s'était déroulée gravement joyeuse dans la petite ville pavoisée, avec les discours, les cortèges, les fanfares, les chorales. Vers le soir c'était la fête populaire, le défilé traditionnel des *Reuze*, — mannequins gigantesques et comiques, qui roulent, tournent, dansent au milieu d'une foule en liesse.

Rien de plus gai, de plus joyeux, de plus vraiment festival !

La fête essentielle c'est la communale, que l'on nomme d'un vieux mot français : la *Ducasse*. On ne connaît pas l'âme du Nord, si l'on ne comprend pas l'âme de la Ducasse. — Elle prend des formes diverses suivant l'importance des lieux, suivant qu'on la fête à la ville ou bien au village. Il ne faut pas la juger suivant le nombre ou l'importance des baraques, des musiques, des jeux, — matériel de toutes les fêtes. Le passant n'y voit que cela, et l'occasion plus ou moins bruyante de plaisirs populaires. Il y a dans la fête bien autre chose. — A l'origine c'est une fête religieuse. C'est le moment de l'année consacré au culte de la famille. Les vieux parents reçoivent les enfants qui ont essaimé alentour. — A ce jour joyeux, on se prépare de loin, dans nos villages, par un nettoyage général de la maison ; on la lave, on la badigeonne, on la pare. Bel et salubre usage de propreté annuelle, et qui

repose sur des traditions lointaines ! Le lendemain de la fête on fait dire des messes pour les aïeux.

Pensez-vous pour cela que ce soit une fête sans gaîté ? — Ce serait grande erreur. Elle est debordante de joie, avec, convenons-en, un peu d'excès à l'occasion : car la bière coule, et la danse fait rage : — encore que rarement on descende jusqu'à la folle kermesse de Rubens. On s'en tient plutôt à Teniers et Van Ostade !

Ces traits qui me reviennent en foule à la mémoire sont justes : je l'atteste. — Je ne les cherche pas. Je n'ai qu'à fermer les yeux et à laisser courir ma mémoire, parmi ces contrées où j'ai passé tant d'années de ma vie. Il va sans dire qu'un pareil tableau suppose ses ombres, ses exceptions, ses contrastes. Mais telle est pourtant l'image générale. Nul de ceux qui connaissent le Nord ne me contredira.

Telle j'aperçois distinctement notre grande region du Nord, — avant 1914 et l'attentat allemand, — dans le travail, l'activité, l'indépendance, la gaîté.

---

## CHAPITRE III

### LA BEAUTÉ DU NORD

#### 1. — *La chaleur des cœurs et le charme des lieux.*

Mais ce n'est pas tout. — Le Nord utile ? soit. On a dit qu'il était le « Magasin général de la France ». Le Nord vaillant, le Nord honorable, digne d'estime, digne d'amour ? soit encore. Voilà ce qu'aujourd'hui je pense, pas plus en France que chez les peuples alliés, personne ne contestera.

Il est une autre chose dont je voudrais persuader les amis de la France. L'ennemi allemand n'a pas seulement renversé une des utilités du monde, mais une de ses beautés. Le Nord a son charme, sa pensée, sa vie intellectuelle, sa poésie.

Il y a longtemps que j'ai entrepris de combattre deux préjugés tenaces, qui ont fait à nos pays du Nord tant de tort : les hommes sont froids, dit-on, et le pays est laid.

Tenir pour froids les hommes du Nord, c'est bien peu les connaître. C'est s'en tenir à leur premier abord, un peu réservé sans doute et non sans quelqu'ironie parfois. Ils ne se livrent pas à tout venant et au premier moment. Bien des gens s'y sont trompés, et s'y trompent. On les étonne en

disant que les cœurs du Nord sont les plus chauds du monde, trop chauds parfois, et jusques à l'excès.

La guerre a bien fait paraître cette froideur ! Avaient-ils le cœur plus froid que d'autres Français, les soldats de ces régiments de la région, qui tous, sans exception, ont été décorés uniformément de la fourragère ? — Veut-on un exemple de cette *froideur ?* Il m'en revient un, sur mille. Un jour, en 1916, je suis allé visiter dans une ambulance, un petit blessé de vingt ans, de mon village. Il avait les deux jambes brisées et suspendues douloureusement dans un appareil. Il était très pâle : — « Allons, lui dis-je, par façon de réconfort, tu vas rentrer au pays te reposer. La guerre est finie pour toi ! » — L'enfant répondit : — « J'espère bien y retourner à la guerre ! »

Ce sont des esprits attentifs, raisonneurs, prudents. Mais s'ils s'enflamment, c'est tout de bon. La flambée est ardente. Elle peut être terrible. Je ne suis pas le premier ni le seul à les avoir ainsi jugés. J'ai montré jadis ce qu'avait pensé d'eux, avec son jugement si souvent prophétique, Lamartine. Il n'est pas de tendres louanges qu'il n'ait prodiguées à ce *peuple sublime*, à cette *population du Nord, où tout est cœur, parce que tout est raison.*

Il faut maintenant dire quelque chose de la beauté du Nord. Elle s'est révélée récemment à beaucoup de ceux à qui la guerre a fait traverser nos régions pour aller et revenir du front. C'est une des singularités du nord de la France que le contraste presque constant entre le rude aspect des contrées d'usines de fumées, de charbonnages, et de beaux paysages pittoresques, accidentés, et même boisés, qui se rencontrent dans un voisinage immédiat. — Telles,

près des hauts fourneaux ardents de Maubeuge et de Hautmont, les superbes forêts de Trelon (que le ravage allemand a, hélas, défigurées); telles encore, après les plaines fumeuses de Lille et d'Armentières, les monts de Flandre, que nous appelons, avec une joyeuse exagération, la Suisse flamande, le Kemmel (aujourd'hui massacré), le Mont des Cats, Cassel, le Mont de Watten. Les points charmants, les sites ruraux et urbains ne sont pas rares. Mais ce n'est pas tout. Il y a d'autres beautés encore. Poussez plus loin votre exploration. Ne vous arrêtez pas sur la dernière ligne des collines, celle où César au premier abord, est resté court, se croyant arrivé à l'extrême limite du monde. Passez cette limite. Descendez jusqu'à la plaine immense, humide, conquise sur les eaux, qui s'étend sans bornes, sans presque une différence de niveau perceptible à l'œil, vers le Nord, — à perte de vue. Savez-vous en comprendre la beauté?

J'ai écrit un jour, et je ne m'en repens pas : « De quelque pays que je revienne, que ce soit de la noble et gracieuse Toscane, que ce soit des bords lumineux du Lac majeur, de nos radieuses Pyrénées, de Venise reine de la mer, ou de notre voluptueuse Provence, la *gueuse parfumée*, — en vérité je déclare que ce n'est jamais sans la plus douce, la plus complète, et la plus intime des émotions que je me retrouve, un soir, sur les bords peu célèbres de l'Aa, près de mon village! »

## 2. — *Art et poésie.*

Et voyez en effet : ce pays que le voyageur distrait dédaigne, le déclarant plat, nul et monotone, est

justement celui qui a inspiré les plus grands paysagistes du monde. Je dirai plus : c'est ici qu'est née la peinture des paysages. La splendeur des mers, des lacs et des montagnes n'a jamais révélé à l'homme, ce que lui a révélé ce bas pays : la lumière dans ses jeux, ses finesses, ses prodigieuses richesses.

Notre Flandre, notre Hainaut, nos Ardennes françaises ont eu leur part dans la gloire des Arts en Pays-Bas, dans la lignée des peintres religieux des quinzième et seizième siècles, dans celle des peintres de toutes sortes qui ont illustré le dix-septième et le dix-huitième. La grandeur de l'art, dans ces contrées, a dépassé toute louange, et je n'ai même pas parlé de la musique qui aux temps modernes, a sa source principale en Flandre. — Une part de cet art est tout à fait speciale aux contrees du Nord, et n'a eu qu'en elles son épanouissement, c'est le paysage. Une autre part encore lui appartient en propre : la peinture de genre, la représentation véridique et précise de la vie humaine. C'est dans cet art du paysage, et des mœurs, que Balzac découvrait un élement essentiel de caractère du Nord. Il observe dans cet art « la condition la plus nécessaire, la patience, et l'elément qui rend les créations durables, la conscience ». — Il ajoute : « le caractère flamand est dans ces deux mots : *patience* et *conscience*. »

La Flandre a sa poésie. On voit quelques-uns des plus rares poètes se sentir attirés vers elle Aucun n'a pu sentir aussi profondément son charme que les poètes nés sur son sol. Le Nord a ses poètes à lui. Il a eu, il a encore des penseurs, des écrivains, des historiens, des philosophes. Mais il a aussi des poètes, qui ne sont que poètes, et qui ne sont pas des deracinés, mais bien des poètes indigènes,

fidèles a l'inspiration de leur race et de leur pays.

Il suffit sans doute de citer le plus rare des exemples, en nommant Marcelline Desbordes-Valmore. Le lecteur rencontrera nécessairement la *divine* Marcelline, plus loin, quand on le mènera à Douai. Mais je ne puis compléter mon image de l'âme flamande, sans lui emprunter quelques traits. S'il fût jamais une nature de poète, ce fut bien celle qui germa dans cette âme provinciale. Jusqu'au bout de sa vie de douleur, il est toujours resté en elle quelque chose de l'enfant innocent qui rimait des compliments sentimentaux dans sa ville natale.

Elle se revoyait toujours à son entrée à Paris : « La petite flamande aux lèvres rouges, entr'ouvertes d'ignorance et de curiosité, entra tremblante.... La jeune flamande, amoureuse de propreté luisante qui régnait au foyer de sa mère, accoutumée en naissant à l'ordre silencieux et calme d'un ménage du Nord.., » — Tout lui paraît beau des usages flamands, tout, — oui, — jusqu'aux petits détails de la vie : « Elle coupait gaiement les longues tartines natales. Elle cultivait avec piété ce talent inconnu et dédaigné. »

Il n'est pas, je pense, un cœur flamand qui ne palpite, à l'idée des « tartines natales ». — Ainsi palpitait celui de Marcelline. Et dans sa pensée, elle s'en allait rêvant vers son paisible pays : « Elle revoyait une rue flamande, calme, silencieuse, animé seulement en été par leurs concerts de famille, où, le soir, autour de l'humble porte verte, on était assis sur la fraîcheur du seuil, formé d'une vaste pierre unie et bleue. »

Et elle écrit à sa sœur : « Sous le grand toit de notre cour, vous souvient-il d'un nid d'hirondelles ?...

Nous étions bien, tous ensemble sous le même toit. Là, mon père, sur le seuil ; là-haut, maman que je voyais aller et venir à travers les flots de linge blanc. Vous, ma sœur, doucement vous faisiez votre ouvrage de jeune fille. Moi, enfant, je rentrais de l'école dans la maison bien-aimée. »

Ces douces images, vieilles de cent ans, sont-elles toujours semblables à la vérité ? — Depuis les jours de Marcelline, sans aucun doute, les choses ont bien changé. La grande secousse de l'industrie a bien transformé sa « paisible Flandre ». Elle ne l'a pas supprimée. Près des grandes usines en feu, non loin des noirs puits de mine on retrouve toujours les images d'autrefois.

Elles sont toujours vraies, vivantes... J'ai tort de dire : *elles sont.* — Non pas ! Elles *étaient*, — avant l'invasion, le pillage, l'incendie, les rançons, les arrestations, les pelotons d'exécution, les enlèvements ! Elles ne sont plus. Avec l'activité du Nord, la joie est morte.

Renaîtra-t-elle ?

On reconstruira les usines, les fours, les cheminées ; on videra les mines inondées. Le travail reprendra. Mais quand reverra-t-on les bonnes demeures, les jardins fleuris, les villages cossus groupés autour des jolies églises ? Et les mœurs aimables, les sociétés d'amis, les cortèges, les ducasses, le sourire du pays des rudes travailleurs ?

---

# CHAPITRE IV

## LE DEUIL ET LA RÉSURRECTION

J'ai tâché de définir par quelques traits l'âme de cette région, l'âme du peuple qui l'habite. L'âme du peuple et l'âme de la région sont toutes semblables. C'est un sol fécond mais rude par la nature et le climat ; il ne peut être conquis que par des volontés ardentes et des esprits réfléchis.

Ce contraste n'est pas propre à notre région. Un jour le grand citoyen de Lyon, Aynard, cherchait à me décrire le Lyonnais, et ses mots, par comparaison, semblaient s'appliquer à l'homme du Nord. Il est, disait-il, « de cœur chaud et d'aspect froid » ; à la fois il aime « la liberté et le travail ». — Sa religion est « profonde, douce et raisonnable ». — Il résumait tout cet état d'âme par une expression qui paraîtra à d'aucuns paradoxale, mais qui ne l'est pas : *un enthousiasme pratique.* — Ce mot n'est pas pour surprendre sans doute nos amis d'Angleterre et d'Amérique, chez qui de pareils états d'âme ne sont pas rares.

Mais si notre peuple du Nord de la France a quelques traits communs qui le rapprochent d'autres grands peuples travailleurs du Monde, on ne peut pas dire qu'il leur ressemble. Il ne se ressemble qu'à lui-

même, et il y tient. Fidèle à son sol, incapable d'émigrer et de porter ailleurs son activité, il a un caractère particulier, *régionaliste*, bien marqué, auquel ajoute encore l'heureuse persistance de la langue flamande dans les arrondissements septentrionaux.

Ce *régionalisme* ne nuit en rien au patriotisme français, qui est dans le Nord d'une ardeur sans pareille. Il a des racines anciennes. Aux temps des guerres d'autrefois, où notre nationalité même a couru des dangers, la France avait de grands partisans dans la contrée limitrophe des Pays-Bas. — Jeanne d'Arc écrivant à ses bons amis du Hainaut, les appelait ainsi : « *Mes doubles Français* ! »

Après la conquête de Louis XIV, le pays s'incorpora si vite et si bien à la France, que l'on pouvait se demander s'il n'avait pas toujours été français. Il semblait l'être par nature. C'est pour cela que Lamartine disait, — comparant la Flandre à ces pays voisins de Rome qui si naturellement se fondirent dans la grandeur romaine : « *C'est le Latium de la France.* »

Lorsqu'en un moment fatal, à la fin du règne du grand Roi, la Flandre en partie fut reprise à la France, ce fut un désespoir. En souvenir du deuil national, on frappa une médaille, qui figurait la France en larmes, et, sur l'écusson royal qu'elle tenait, un lys effacé. — On jouait sur le nom de *Lille* et *Lilium* le nom du Lys. — La médaille avait pour devise les mots : « *La France pleure, parce qu'elle a perdu Lille !* »

Cette figure du passé m'est revenue à la mémoire durant ces longs, interminables mois, où Flandre, Hainaut, Artois, Cambrésis, Ardennes, où toute la

magnifique région dont Lille est le centre, furent séparés de la France, — La France pleurait. Elle avait perdu les plus belles fleurs de sa couronne.

C'est quand elle s'est vue séparée de ses enfants que la France a senti combien elle les aimait. Et maintenant elle les a retrouvés. L'ennemi barbare est vaincu. Il a fui. Il a débarrassé de son odieuse présence ces contrées meurtries, si longtemps coupées de la patrie. Et les contrées voisines n'ont plus à craindre son invasion et les attentats nocturnes. — Les voici ! — La France triomphante les serre sur son cœur. Mais dans quel état elle les retrouve ! Couvertes de plaies, mais, de quelles plaies ? atroces et méthodiques, savantes, perfides.

Vous allez, lecteur, en voir ici le fidèle et consciencieux tableau. Il faut le voir, le connaître, simplement, sincèrement, ne fût-ce que pour prendre virilement une résolution inéluctable. qui s'impose à la France et à tous ses amis, — qui s'impose à la civilisation dans le monde entier. — Il faut rendre la vie, là où l'ennemi a voulu la détruire,

Au-dessus de toute volonté, doit planer celle-ci :

La résurrection des contrées dévastées, résurrection complète, dans leur richesse, et dans leur beauté !

HENRY COCHIN.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## LA FLANDRE MARITIME

---

# CHAPITRE PREMIER

## LA COTE FLAMANDE ET DUNKERQUE

### 1. — *La côte flamande et l'histoire.*

Qui ne se rappelle que la côte flamande devint, après l'echec de l'attaque sur Paris, le premier grand objectif des Allemands ? Nos ennemis, tout décontenancés de ne pouvoir déployer a leur aise la force atavique qui les poussait par les vallées vers le cœur de l'Ile-de-France, s'arrêtèrent un instant. Fidèles à leur système de s'entêter non pas sur les moyens mais sur l'idée même de domination universelle, ils cherchèrent fortune ailleurs. Pour un temps, au moins, ils découvrirent en l'Angleterre leur principal adversaire. Ils se demanderent comment on l'attaquerait chez elle, en tout cas, comment on etoufferait son commerce, où se trouverait la base d'operations si profitables. La réponse venait d'elle-même et ils entrevirent un instant la gloire lucrative d'un Sedan maritime. Ils pensèrent que, si la vallée de l'Oise conduisait à Paris, il existait aussi

une route de Londres qui passe par Dunkerque et Calais.

En face de la Tamise une côte basse abrite, derrière de larges bancs, de nombreux ports aussi aptes à devenir d'excellents repaires qu'à s'ouvrir au trafic. Le sable, lui-même, mouvant et fluide comme l'eau, s'étend après le reflux, jusqu'à deux kilomètres vers la mer. Entrecoupé de flaques, il s'unit à elle peu à peu, sans que l'on distingue bien où finit le sol ferme. On comprend la surprise, quelque peu effrayée, des légions latines, parvenues chez ces Morins, les derniers des hommes, et s'écriant : « On ignore si c'est encore la terre ou déjà la mer. » Quand les gros nuages blancs des tempêtes roulent au-dessus de ces vagues grises et de ce sable pâle, entraînant par bandes les oiseaux des océans septentrionaux, cette côte apparaît comme une des plus sauvages de la France, capable de réveiller devant l'élément instable les vieilles terreurs ancestrales. Là même où l'énergie et la persévérance ont transformé le rivage, elles ont bien peu modifié la mer. Chaque jour les courants labourent le fond, rejettent sur les côtés le sable qui s'accumule en larges bancs. Ce fut jadis le paradis des naufrageurs. Encore aujourd'hui les populations maritimes des environs de Gravelines ne manquent pas leur tournée quotidienne à la grève, en quête de quelque trouvaille.

Si le cabotage n'est point facile, si les vaisseaux aiment mieux passer au large, en revanche, une fois le port gagné grâce à l'habileté du pilote, la sécurité devient absolue. Les lames trop fortes se brisent sur les bourrelets de sable parallèles à la côte ; les gens à intentions hostiles n'osent point

s'aventurer dans ce labyrinthe mouvant. Parmi les bourgades qui, après les invasions franques, adossèrent leurs maisons basses aux dunes hautes, d'où le gros clocher carré émergeait seul, Dunkerque était appelé à la plus grande prospérité. Son nom qui signifie en flamand « église des dunes » en fait le type de ces agglomérations primitives, rendez-vous des pilleurs d'épaves, des pêcheurs, de quiconque cherchait dans les vagues une maigre fortune. Nulle part ailleurs la protection n'est plus efficace. Deux passes, celle de Gravelines et celle de Zuydcoote conduisent à l'anfractuosité, noyau du port, et encore la seconde manque-t-elle de profondeur. Il faut aller chercher l'autre à plusieurs kilomètres dans l'Ouest. Sans préjudice des défenses artificielles, on voit quels obstacles ou quels pièges rencontrerait une flotte ennemie qui voudrait pénétrer dans la rade après l'enlèvement des bouées.

Ainsi s'explique toute l'histoire de Dunkerque. Les hommes qui s'étaient groupés autour de l'église des dunes ne se contentèrent plus d'attendre le bon plaisir de la mer. A la faveur des guerres et des troubles, ils voulurent aller lui arracher ses présents sur de légers navires. La nature, complice, interdisait les représailles par ses remparts de sable dissimulés sous les eaux. Telle fut l'origine des célèbres corsaires. Parmi les ports qui armaient les bateaux destinés à la pêche aventureuse des vaisseaux marchands, Dunkerque obtint la plus grande réputation. Il lançait au moment propice ses légères embarcations qui expertes à se faufiler à travers les passes revenaient bien vite à l'aire avec leur proie, méprisant les châtiments impossibles.

Cette curieuse corporation des corsaires réunissait tous les aventuriers de la côte et trouvait profit aux troubles qui agitèrent les xvi$^{e}$ et xvii$^{e}$ siècles, combattant tour à tour Hollandais, Français, Espagnols ou Anglais, suivant les hasards de la politique qui en quatre ans de 1658 à 1662 firent changer trois fois la ville de nationalité. L'année 1600 vit armer cinquante bâtiments corsaires montés chacun par une soixantaine d'hommes en moyenne, sans compter les pêcheurs qui ne manquaient jamais une bonne occasion de prise. Cette longue tradition s'épanouit soudain avec Louis XIV et Jean Bart.

L'annexion de Dunkerque à la France fut un des événements les plus sensationnels du début du règne. Scarron lui consacra une ode : « Dunkerque aigle de la mer », mais on ne s'en tint pas aux paroles. Les métaphores poétiques devaient se concrétiser. Pour lutter contre l'Angleterre, pour surveiller son commerce, menacer le cœur et paralyser les membres, nulle place ne convenait mieux. On accrut encore les défenses naturelles. Vauban dirigea les travaux en personne et en fit son chef-d'œuvre. Il éleva sur des bancs de sable des îlots artificiels, munis de canons, il plaça des batteries sur les forts qui terminaient les jetées longues de douze cents mètres, travail gigantesque pour l'époque. On regardait comme une merveille ces fortifications maritimes et guerrières. Pendant un temps, surtout après le voyage du roi en 1680, la mode fut à Dunkerque.

Jean Bart obtenait les missions de confiance. Il conduisait le prince de Conti dans les pays scandinaves malgré le blocus ennemi, dirigeait des raids sur l'Angleterre, enlevait navires marchands et vais-

seaux de guerre, capturant avec ses hommes trente mille prisonniers en vingt-quatre ans d'hostilités. Cette belle figure, devenue le type populaire du marin français, a parfois subi d'étranges déformations dans les anecdotes qui passaient de bouche en bouche. Jean Bart, à l'époque révolutionnaire, n'était plus qu'une sorte de héros extravagant et brutal. En réalité l'adresse de sa tactique égalait sa bravoure. Il devait sauver la France de la famine en 1693. Une flotte de cent bateaux chargés de blé avait quitté les pays du Nord pour soulager les souffrances de notre peuple oppressé par les misères et les mauvaises récoltes. Pour arriver elle devait passer entre les deux grands pays maritimes alliés, l'Angleterre et la Hollande, nos ennemies. Capturée par leurs escadres, elle se trouvait en vue des côtes des Pays-Bas lorsque Jean Bart, ne disposant que de forces inférieures, eut l'audace d'attaquer et de la délivrer. La nouvelle réveilla les énergies d'une nation désespérée, et, tandis que le pavillon amiral ennemi allait se balancer aux voûtes de Notre-Dame, le prix du blé tombait de trente livres à trois livres le boisseau. Pendant ce temps les pertes causées au commerce anglais ne cessaient de s'allonger sur les livres des gros marchands londoniens. Aussi, à la paix d'Utrecht en 1713, réclamèrent-ils la destruction de ce guêpier qui les avait tant menacés ou incommodés.

Des travaux qui avaient émerveillé les contemporains du Roi soleil, bâtisseurs de palais et de villes, il ne resta rien que le souvenir de l'histoire. En vain le vieux roi vaincu voulut-il persévérer dans son œuvre et tourner le traité humiliant. Derrière les bassins qu'il avait été obligé de combler

il fit creuser un canal, passant par Fort Mardyck, village voisin, libre de toute servitude, non visé par les stipulations. L'Angleterre veillait et protesta. Le roi mourut; sa pensée, échue en héritage à des successeurs indolents, resta inachevée. Les travaux tombèrent en ruines...

La guerre de l'Indépendance américaine et le traité de Versailles de 1783 mirent fin à l'humiliante surveillance étrangère et reconnurent en même temps leur pleine liberté à la jeune république du Nouveau Monde et à la vieille ville des Flandres. Dunkerque avait alors renoncé à son passé belliqueux, n'aspirant plus qu'à rester la métropole de la Flandre maritime et à devenir le port commercial français sur la mer du Nord. Un peuple cependant se souvenait des résultats obtenus par la ville dans la guerre. Il voulut en profiter à son tour, appliquer, en les modernisant, les vieux procédés de tactique navale. Les Allemands espéraient qu'avec Dunkerque pour base, Calais pour avant-port, ils recommenceraient les exploits de Jean Bart. Les sous-marins remplaceraient les frégates légères. Une fois encore d'insaisissables bâtiments, tapis derrière les bancs de sable, surveilleraient pour l'étouffer la flotte mercantile, apportant au cœur de l'Angleterre, à Londres, le sang, la nourriture et la vie. Ce fut donc la ruée vers la mer. Le sort de tant d'entreprises allemandes l'attendait, elle aussi. Enrayée, brisée, elle eut du moins la satisfaction de détruire des souvenirs et des richesses.

Dunkerque possédait avant la guerre un double caractère : c'était, en même temps qu'un grand port, la capitale de la Flandre maritime. A ce dernier rôle la ville devait l'aspect provincial de gros

marché flamand qu'elle avait conservé dans la partie qui n'avoisine pas immédiatement les bassins. Le samedi les paysans des environs accouraient sur la place pour les ventes et les achats ; les jours de fête elle réunissait les riches fermiers d'alentour, pleins de l'exubérante joie d'une race forte, taxee de froideur en vertu d'un des innombrables préjugés qui courent sur la Flandre. Son carnaval était reputé pour l'entrain de la célèbre bande des pêcheurs qui, au son des fifres, circulait en chantant des chansons flamandes ou françaises. Des dunkerquois, émigrés depuis des années, accomplissaient souvent un long voyage afin de revenir assister à la réjouissance, sur la vieille terre des kermesses et des ducasses. Ne sont-elles pas blessées pour longtemps ces joies par où s'exprimaient la race, la tradition qu'il ne fallait pas demander à des témoins de pierres mais à la foule ? En effet, sans cesse bombardé, assiegé, Dunkerque ne possédait guère de ces vieux monuments qui font la calme gloire des cités heureuses. Au point de vue de l'architecture ancienne on comptait à peine quelques pièces dignes d'intérêt.

La belle église paroissiale de style ogival dédiée à saint Eloi, détruite plusieurs fois par la guerre, rebâtie encore sur les mêmes plans en 1558 après son incendie par le maréchal de Ternes, eut le mérite de participer intimement à la vie de la cité qu'elle avait groupée dans les dunes. Elle recueillit les cendres de ses héros, tels que Jacobsen et Jean Bart, elle partagea les gloires et les deuils et, au cours des derniers événements, compta au nombre des temples martyrs. Sa vieille tour put mener une carrière plus heureuse. Aujourd'hui séparee de

l'église, elle sert de beffroi et abrite un des carillons les plus réputés de la Flandre française. Les obus allemands qui s'acharnaient pourtant sur tout ce qui s'élève ne l'ont pas abattue, mais les bombes tombées alentour ont faussé le mécanisme du jeu de cloches, pour le moment silencieuses et qui recommenceront bientôt leur musique aérienne, langage balbutiant de l'âme naïve des cités flamandes.

Le souvenir du château élevé sur la côte par les seigneurs du pays subsiste seulement par son donjon octogonal, d'ailleurs de dimensions modestes et de plan fort simple, situé face à l'avant-port, devant la cale des pêcheurs. Cette tour n'a de pittoresque que son nom « le leughenaer » c'est-à-dire en flamand « le menteur », épithète qui rappelle les époques troublées pleines de trahisons et d'embûches. Aujourd'hui pacifique feu de port le « leughenaer » indique aux vaisseaux l'axe du chenal et abrite de son ombre la halle aux poissons qui malgré son titre bien régional, « le minck » rappellerait plutôt une sorte de bain turc qu'une bâtisse à l'usage de pêcheurs flamands.

Ce mépris pour l'art du terroir qui (sauf d'heureuses exceptions) régna dans tout le Nord et ailleurs pendant une bonne moitié du XIX^e^ siècle semble aujourd'hui en voie de disparition. S'il trouva le temps de perpétrer des horreurs, une heureuse réaction se fait désormais sentir. On se décide enfin à comprendre en France que l'uniformité ne saurait convenir à un pays formé de vieilles provinces riches de tant de traditions diverses. Des hommes se groupèrent qui, au début, etaient surtout des Provençaux ou des Languedociens, les Frédéric Mis-

tral, les Xavier de Ricard, les Charles Brun pour essayer de faire triompher ces vérités élémentaires. Ils songèrent d'abord à l'âme de leur terroir, l'idée latine, puis, par la suite, les autres contrées de la France en profitèrent.

Ainsi naquit le régionalisme. Mot souvent mal compris. Il ne s'agit pas de séparer les divers membres de la nation, il s'agit au contraire de les combiner, de laisser vivre toutes les originalités qui, se complétant les unes les autres, assureront la richesse et l'harmonie de l'ensemble. Il ne s'agit pas non plus, comme on l'a cru trop souvent, de ressusciter quelques curiosités pour la joie des antiquaires ou archéologues de sous-préfectures, d'exhumer des coiffes ou de relancer de vieilles romances ; l'ambition des régionalistes est plus haute. Ils veulent étudier le milieu physique, l'histoire, le commerce, l'industrie de chaque province et accentuer encore les traits de personnalité. Toutes les parties du pays ne méritent pas également les bienfaits du régionalisme. Elles doivent s'en rendre dignes. Pour avoir droit à quelque autonomie, il faut que les contrées prennent d'abord conscience d'elles-mêmes, qu'elles existent vraiment, qu'elles puissent fournir leur part au patrimoine commun de la nation, qu'elles se détachent de l'uniformité stérile, de l'imitation décevante de Paris, où elles seraient vaincues d'avance.

Le Nord s'est décidé depuis peu à comprendre que, son milieu physique, son passé lui assurant une place à lui dans la patrie française, il convenait de ne pas se renier. Le climat et le sol le contraignent, sous peine de déboires, à ne pas bâtir comme sur les acropoles ou les promontoires

des terres latines. Les pluies fréquentes exigent des toits pointus, aux pentes raides ; la lutte contre l'humidité nécessite l'emploi de la brique qu'une terre argileuse fournit en abondance. Les vieux principes de l'architecture flamande triomphent avec de telles données du bon sens. Faute de les écouter, certaines vieilles cités subissaient le déshonneur de monuments invraisemblables, défis à l'histoire et au climat. Lille surtout eut à souffrir des ravages exercés par l'architecte Benvignat. Dans la capitale de la Flandre française, terre des beffrois et des maisons communes riches comme des églises, il commit une mairie noirâtre et lugubre, aux fausses colonnades grecques, piteuses sous la pluie, aux lignes droites et sèches, sans signification dans un pays brumeux. Un incendie survenu pendant l'occupation allemande mit fin à ce sacrilège. Il y eut hélas d'autres destructions plus pénibles... Lille devait démontrer par un exemple frappant l'insanité d'une telle manière d'agir. On y avait bâti pour abriter les trésors du musée un vaste édifice en pierres de taille, nommé Palais des Beaux-Arts. L'humidité y pénétra si bien que les tableaux faillirent se perdre. Passant du Grec au Romain et du Latin au Turc on dédaignait les vieilles traditions, sanctionnées cependant par l'inflexible rigueur du climat.

De pareilles erreurs semblent maintenant condamnées sans appel. En Flandre française Dunkerque fut une des premières villes où l'on construisit un monument important qui ne s'écartait plus de la tradition régionale et cessait de défier les lois dictées par la nature. L'architecte Cordonnier reçut mission de construire l'hôtel de ville. Il ne



Service photographique de l'Armée.

*Les bords de la Lys à Armentières.*

(Après la retraite allemande.)

copia point servilement les vieilles créations locales, mais, s'inspirant des conditions physiques, utilisant les ressources du pays, il combina la pierre et la brique rouge pour obtenir d'heureux effets d'oppositions de teintes. Le style Néo-Flamand était créé qui suscita bientôt une véritable renaissance à travers toute la province. On vit s'élever hôtels de ville, bourses, palais de justice qui montrèrent que dans l'art profane la Flandre avait retrouvé son originalité. Sur la terre classique des communes ont repoussé clochetons et hautes tours surmontées du lion héraldique. Hélas, pour les maisons du peuple comme pour les humbles foyers familiaux, la guerre a passé. Anciens ou modernes, historiques ou anonymes, maints édifices officiels gisent sur les chemins parmi les pierres. Il faudra redonner des corps aux âmes immortelles des cités. Peut-on espérer que l'on n'imposera plus un menton romain, un profil tartare ou un masque de choreute grec au naïf génie du Nord ?

Quelques signes favorables apparaissent. Le 11 août 1919, recevant le président de la République, l'abbé Lemire, deputé-maire d'Hazebrouck, demandait la création d'une école d'art flamand. Il est curieux en tout cas de voir que Dunkerque, adonné au commerce de la mer, moins jaloux de la primauté intellectuelle de Lille que du trafic anversois, ait ainsi inauguré une Renaissance d'Art. L'ancienne métropole des corsaires s'en était rendue digne par l'intensité de vie qu'elle avait su garder entre ses remparts. C'est l'honneur d'une cité que de persévérer semblable à elle-même, de ne pas s'anéantir dans le Nirvâna de la banalite universelle. Dunkerque a dû la pratiquer, cette vertu, pour ne

pas succomber tout à fait aux coups du sort et conserver la volonté de vivre.

Parmi les villes qui ne se trouvaient pas immédiatement sur la ligne de feu, Dunkerque est sans doute celle qui vit le mieux la guerre en face. Au relatif éloignement du front (trente kilomètres environ) la population dut d'ignorer l'exil obligatoire, mais, non évacuée, elle sentit passer sur elle le souffle violent des forces destructrices. Presque tous les procédés du mal furent employés contre Dunkerque.

La mer facilitait les incursions aériennes. L'ennemi qui savait le rôle joué par le port et la gare dans le ravitaillement des armées de l'Yser lançait sans arrêt ses avions chargés des plus lourdes torpilles, envoyait ses destroyers, ses flotilles rapides qui, en quelques minutes se débarrassaient de leurs terribles bordées. Une grande et pénible surprise attendait encore les habitants et, avec eux, tous ceux qui suivaient la guerre, c'est-à-dire le monde entier. Le 30 avril 1915 un communiqué annonçait : « Des navires de guerre allemands ont été signalés au large des côtes belges, Dunkerque a reçu 19 obus de gros calibre. Vingt personnes ont été tuées, quarante-huit blessées. Quelques maisons ont été détruites. » Comme, en réalité, l'escadre ennemie n'avait pas bougé, on ne put s'attacher longtemps à cette hypothèse et, tandis que certains croyaient déjà à une nouvelle avance des Allemands, on sut enfin qu'il s'agissait d'un canon. Cette enjambée de sept lieues avait paru si invraisemblable que, comme ce fut plus tard le cas pour les tirs sur Paris, on avait imaginé, même dans les communiqués officiels, toutes sortes d'explications avant de

trouver la bonne. Les obus envoyés atteignaient le calibre de 380 millimètres. Deux d'entre eux suffirent pour démolir complètement une des trois nefs de l'église Saint-Eloi et toucher sérieusement le reste de l'édifice. Quatre obus ramassés non éclatés entourent maintenant la statue de Jean Bart comme les cierges votifs d'une étrange religion. Chaque quartier, chaque commune suburbaine reçut sa part dans cette distribution d'explosifs et de fer, hôpital militaire, églises, gare, docks furent écrasés par les torpilles ou les obus. En tout, plus de huit mille projectiles divers s'abattirent sur le territoire nécessairement étriqué d'une ville serrée entre ses remparts. Si l'importance des dégâts n'apparait pas toujours aux yeux d'un observateur superficiel, c'est que très souvent ils ont frappé l'intérieur même des maisons, les cours. Rares demeurent les édifices bien dégagés qui montrent de loin leurs plaies comme ce fut le cas pour le casino de la plage voisine de Malo-les-Bains bizarrement coupé en trois par deux obus.

Malgré les dangers et les morts (deux cents une fois en une seule journée) le cœur de la ville ne cessa jamais de battre. Malgré la surveillance d'un ennemi anxieux de diminuer le tonnage allié, le seul navire français de quelque importance lancé pendant la guerre, le *Jacques-Cartier*, honorable navire de la Compagnie Transatlantique, fut construit aux chantiers de constructions navales de Dunkerque, dits « Chantiers de France ». Cette énergie au travail même au moment du danger voilà bien la forme type du courage guerrier en des âmes flamandes. Les exemples ne manquèrent point pendant les années 1914-1918.

Des coups aussi redoublés pouvaient blesser Dunkerque mais non le tuer. On panse déjà ces blessures. Là ne réside point le danger de mort. Les plaies apparentes ne sont pas les plus graves ; ce qui inquiète davantage les Dunkerquois c'est l'avenir de leur port, raison d'être d'une ville qui ne se contente pas de jouer le rôle d'une sous capitale provinciale, qui n'envie pas le sort de Bruges dénommée -- à tort d'ailleurs — la morte mais celui d'Anvers la vivante.

## 2. — *Le rôle économique de Dunkerque.*

De création récente dans sa majeure partie, le port faisait et doit faire encore de Dunkerque une grande cité du travail, une ville tentaculaire. La paix de Versailles qui lui redonnait droit à l'existence demeurait une simple promesse, une possibilité de relèvement longtemps entravée par la Révolution et les guerres de l'Empire. Inférieur à 200.000 tonnes dans la première moitié du XIXe siècle, son trafic dépassait 3.000.000 de tonnes en 1913. Le bond en avant se produisit aux environs de 1880 dès le commencement des travaux prévus par le programme Freycinet. A sa ruine passée Dunkerque dut de ne point se voir embarrassé par les installations surannées, de pouvoir se montrer dans son port aussi froidement moderne qu'il restait bonne vieille ville de Flandre sur ses places et ses rues. On n'y trouve guère de ces quais devenus à la longue curiosités historiques ou même archéologiques comme le vieux port de Marseille où abordèrent les Phocéens, comme « la Fosse » à Nantes

qui vit partir flibustiers et négriers et reçoit encore parfois d'archaïques voiliers revenant des « iles », chargés de bois exotique et du parfum des Antilles. Le seul coin qui, à Dunkerque, puisse donner l'impression « vieille marine » chère aux paysagistes est le bassin du commerce situé en lisière de ville, mais presque abandonné par le trafic sérieux et qui ne s'anime que deux fois l'an au départ ou au retour des « Islandais ».

Ce nom désigne à la fois les goélettes et les hommes occupés à la pêche dans les mers septentrionales. Depuis la mort brutale du port survenue en 1715 jusqu'à sa résurrection ce fut presque l'unique industrie dunkerquoise. Plus de deux mille matelots quittaient en février leurs petites maisons de la côte pour s'embarquer à Dunkerque et n'y revenir qu'à la fin d'août. La ville se ranimait, égayée par les mœurs pittoresques d'équipages bruyants et pieux, lorsqu'au cours d'une neuvaine ils venaient remercier, dans sa petite chapelle remplie d'ex-votos, Notre-Dame-des-Dunes leur patronne. Cette industrie, dernier souvenir des courses héroïques sur des mers mystérieuses décroissait sans cesse, cédant le pas aux activités plus lucratives et moins périlleuses. Les sous-marins, les pertes subies par la population maritime sur l'Yser ou ailleurs ont précipité la décadence. Les Dunkerquois ne reverront sans doute plus « l'oncle Cot » type populaire du marin qui, dans les chansons locales, revient d'Islande traînant son ciré, ses grosses bottes et le « wham » ou poisson fumé qu'il rapporte en cadeau aux enfants comme une friandise. C'est un lambeau du passé détruit par la guerre mais ce n'était plus guère une ressource pour la ville, aujour-

d'hui bien davantage angoissée pour l'avenir de son port de commerce.

*
* *

En même temps que tombait l'ancienne activité, la nouvelle se développait tous les jours. Les années qui précédèrent immédiatement la guerre virent le résultat des efforts accomplis depuis 1880 pour donner à la Flandre un débouché commercial digne d'elle. Aucun autre port français ne montre une telle régularité dans sa disposition générale. Les bassins s'ouvrent sur le chenal comme les doigts d'une main, les quais de pierres s'allongent rectilignes. Des voies ferrées passent sous d'immenses grues roulantes à côté des hangars. Caisses, sacs, tonneaux s'entassent dans les wagons. D'autres glissent le long des coques dans les bélandres pressées contre les flancs des navires de mer. Privilège unique, le réseau chevelu des canaux prolonge la route liquide jusqu'au cœur de l'arrière-pays. Les canaux de Bourbourg, de Bergues et de Furnes avec leurs ramifications drainent le fret. Les trains qui se dispersent sur les voies ferrées entrelacées, ou les flottilles qui s'en vont le long des berges plates assurent aux marchandises débarquées à Dunkerque une évacuation rapide. La richesse de la province où les villes s'égrènent le long de mille rivières faisait de Dunkerque un de nos principaux ports d'importation. Dans les statistiques des ports français Dunkerque oscillait entre le sixième et le troisième rang, mais les statistiques sont d'assez sottes personnes lorsqu'on les laisse bavarder à leur aise. Il faut interpréter leurs renseignements à la manière

des devins recueillant les réponses de la Sybille. Les bâtiments qui entraient dans les bassins du port n'amenaient pas trois ou quatre passagers, quelques colis, ils apportaient des cargaisons entières, de solides réalités, de la matière à travail pour les foules actives de l'intérieur. Les paysans allaient chercher les tourteaux pour leur bétail, les nitrates qui assureraient à leurs terres des rendements doubles. Près de trois cent mille tonnes de ce seul produit transitaient chaque année à Dunkerque. Elles representaient quatre-vingts pour cent des importations françaises de nitrates, détail qui en dit long sur l'esprit progressif des hommes qui cultivaient les champs de Flandre aujourd'hui troués et incultes. Comme autrefois ceux de Bruges attendaient les laines d'Angleterre, les tisserands de Roubaix, Tourcoing trouvaient à Dunkerque de quoi faire battre leurs métiers. Les trois cinquièmes des arrivages de laine, soit cent cinquante mille tonnes, s'effectuaient dans notre port du Nord qui recevait aussi les lins pour Armentières, les montagnes de poteaux destinés à soutenir les galeries de mines à Lens et a Anzin, trois cent mille tonnes de minerai pour les fonderies de Denain et d'Isbergues, un poids égal de graines oléagineuses pour les huileries, d'enormes cargaisons de maïs et d'orge pour les distilleries ou les brasseries, des bois de teinture, des peaux et cent autres produits en masse pour soutenir l'activité de la ruche flamande. Le long des coques immenses, sous le tournoiement des mâts de charge on sentait passer l'air vivifiant qui vient des horizons illimites.

* * *

La guerre a porté à ce puissant organisme un coup qui a failli lui être fatal. Non pas que les obus ou les bombes aient défoncé les hangars, éventré les écluses ou précipité les quais dans les bassins. Il s'en faut de beaucoup. A la manière de ces routes du front qui, jusqu'au point même où elles traversaient les tranchées, furent toujours entretenues par les adversaires dont elles assuraient le ravitaillement, le port de Dunkerque, carrefour de chemins vers les lignes, ne cessa pas un instant de fonctionner, de réparer ses brèches. On ouvrit même une nouvelle darse sous le feu de l'ennemi. Le danger vient d'ailleurs.

Il vient du désastre qui s'est abattu sur l'arrière pays et aussi de la concurrence d'une nation voisine, toute semblable à cette région, de la Belgique ou plus exactement d'Anvers. Le malheur de Lille, de Roubaix, de Douai, de Lens, la prospérité d'Anvers voilà ce qui est grave pour Dunkerque, type achevé du port régional. Les terres en friche ne donnent que roseaux ou chardons, les usines arrêtées ne demandent plus ni laine ni lin, les fonderies éteintes se passent de minerai, les mines noyées ne réclament ni bois ni poteaux. Dunkerque et les villes de l'intérieur ne se relèveront que conjointement. L'autre menace, celle d'Anvers risque d'enlever tout espoir, même pour l'avenir. Entre les deux grands ports voisins la rivalité s'accroît à l'heure qui paraît entre toutes la plus mal choisie. Aujourd'hui France et Belgique qui se doivent tant l'une à l'autre, liées par des intérêts communs, encore menacées par les réveils possibles de la bête féroce domptée, ont senti la nécessité d'une entente plus étroite.

Il semblerait que des villes comme Dunkerque, sœurs par le sang et les coutumes des cités de la Flandre belge, qui grandirent comme elles sur les genoux d'une même Histoire, dussent jouer le rôle de Trait d'Union. Mais, dans ces pays avides de plus de bien-être et de plus de richesses, les souvenirs de familles s'affaiblissent lorsque paraît la concurrence, lorsque les parents entreprennent un commerce analogue, lorsqu'ils ouvrent une boutique rivale sur la même place, cette place fût-elle, comme ici, l'immense mer du Nord. Il ne faudrait pas chercher ailleurs le motif des paroles peu tendres échangées parfois avant la guerre entre Belges et Français du Nord que nos compatriotes du Sud ou du Centre ont tant de mal à ne pas confondre. Au-dessus de ces petites querelles de clochers, fréquentes au pays des beffrois, il convient d'accomplir une œuvre de synthèse, de veiller ensemble au danger possible. La France et ses chefs l'ont compris. Ils ont voulu contribuer au relèvement de la Belgique et supprimer certaines barrières douanières qui nuisaient au trafic belge et surtout à Anvers, mais qui protégeaient nos ports et particulièrement Dunkerque. Placé à l'embouchure de l'Escaut dont dépendent les cours d'eau de la Flandre française comme ceux de la Flandre belge, Anvers voudrait bien drainer le commerce des villes riveraines qui jusqu'alors s'adressaient à Dunkerque.

Toute conciliation n'est sans doute pas impossible. Anvers doit trouver ailleurs son véritable concurrent : Rotterdam. Le grand port belge lui disputera l'influence sur la rive gauche du Rhin et l'Alsace. Dunkerque restera le débouché des départements du Nord et du Pas-de-Calais et s'efforcera

de gagner du terrain vers l'Est. L'homme a lutté pour contrebalancer les privilèges accordés par la nature. Les canaux existent. Ils valent les rivières naturelles. Il s'agit seulement de les réparer, de les améliorer, de les entretenir. La France ne voudra pas laisser étouffer son port septentrional. Un projet de loi portant ouverture d'un crédit de cent millions pour l'amélioration des installations maritimes de Dunkerque et de leurs dépendances a été déposé sur la tribune de la Chambre. Si le canal du Nord-Est est enfin creusé, qui ferait de Dunkerque le port d'exportation des minerais lorrains, les plus beaux jours d'autrefois ne tarderaient pas à se voir dépassés. Dunkerque, « ville héroïque qui sert d'exemple à toute la nation » comme le disait le décret lui conférant la croix d'honneur, mérite un pareil avenir. Doté d'un matériel superbe, d'une population tenace, regardant vers les pays du Nord Anglo-Saxons, Scandinaves ou Slaves, ce port qui fut pendant des siècles et hier encore au péril de la guerre demande aujourd'hui sa place au premier rang dans le combat économique. On ne la lui refusera pas.

---

# CHAPITRE II

## LES VIEILLES VILLES DE LA FLANDRE MARITIME

### 1. — *Nieuport, Furnes, Dixmude, Hondschoote, Bergues.*

Du cataclysme qui a ravagé la Flandre les petites cites historiques et pittoresques ont eu spécialement a souffrir. Depuis le xvi° ou le xvii° siècle elles s'etaient endormies, menues et resserrées, entre leurs remparts de briques tracés par Vauban. Elles semblaient autant de fortins démodés elevés de distance en distance sur une terre plate et basse pour créer des frontières, comme, là-bas, derrière l'Yser, les blockhaus bétonnés indiquent les premières lignes.

Nieuport, Furnes, Dixmude, Hondschoote, Bergues, françaises ou belges, si voisines, si semblables, dont les cloches se repondaient dans l'air brillant du matin, avaient pris leur part de la prosperité légendaire des Pays-Bas. Nieuport était reste longtemps le hâvre de pêche le plus important d'un littoral où pullulaient les gens de mer. Hondschoote avait abrite dans ses murs une abondante population de tisserands, au temps du premier grand trust, celui

de la laine au XIVe siècle. Les années s'écoulèrent et l'industrie se déplaça. Les abeilles continuèrent leur œuvre dans le même jardin, notre Flandre immortelle, mais elles en délaissèrent quelques coins. On se concentra près des ports commerciaux ou le long des fleuves. Les villes jadis célèbres firent encore une fois parler d'elles sous Louis XIV, avec les sièges fastueux, offerts en spectacle à la cour, puis le bruit des métiers ou des armes s'éteignit et elles s'assoupirent au sein de leurs campagnes paisibles.

Elles se réveillaient les jours de marché, lorsque les paysans accouraient de leurs fermes semées à travers la plaine. En d'autres régions moins prospères elles eussent semblé de gros centres respectables, dignes de parvenir aux premiers rangs de la hiérarchie administrative. Ici, en cette terre nourricière de cités, elles paraissaient modestes. Elles oscillaient entre cinq mille et dix mille habitants, peu visitées, peu connues, heureuses pourtant de la vie abondante que leur assuraient les prairies et les champs d'alentour. Tout y semblait encore riche et solide. La gloire qu'elles ne demandaient pas a revolé vers elles, accompagnée de la souffrance.

De Nieuport, de sa Halle, de son hôtel de ville, de ses maisons d'armateurs, il ne reste que monticules. Seul le cimetière a grandi. — Dixmude se vantait d'un surnom significatif, prometteur d'une plantureuse existence : « pays au beurre ». Elle connaît d'autres célébrités. Incendiée, rasee, qu'elle paraît petite au milieu des plaines désertes ! Les végétations folles étouffent les traces des édifices. Il vaut aussi pour les cités le mot terrible : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Jaunâtre dans la Flandre

maritime, rouge dans l'intérieur de la province, blanche dans l'Ile-de-France, la couleur de la poussière distingue encore un moment les ruines, puis, comme les hommes, les villes se perdent dans l'uniformité de la mort. Seuls restent debout ici d'étranges monuments qui semblent imaginés par quelque artiste d'un âge barbare. Ce sont les abris, témoins de la guerre, qui jalonnent l'ancien front.

***

Heureusement, de la couronne de vieilles places fortes nous possédons encore un petit joyau et c'est en France qu'il se trouve. Bergues, toute menue, cible de gros obus, a survécu à ses blessures, à ses maisons écrasées. Meurtrie elle garde sa figure naïve et souriante. De toutes les pertes, celle-ci eût été une des plus sensibles au cœur des hommes du Nord qui connaissent et aiment leur sol natal. A nos voisins qui considéraient les provinces septentrionales comme une sorte de géhenne, sacrifiée aux nécessités modernes de l'industrie, habitable pour ceux-là seuls que la fatalité avait fait naître en ces lieux, Bergues se mirant sous les arbres dans l'eau claire des canaux pouvait servir de réponse. On y voyait que si avec juste raison le pays s'était lancé dans l'activité intense, s'il contribuait au premier rang à la prospérité nationale, on y rencontrait autre chose que suie et charbon.

Une longue route droite et ombragée conduit à Bergues. De loin on croit distinguer au bout d'une allée un vaste château avec des donjons disposés par un architecte fantaisiste. Les grosses tours de l'abbaye de Saint-Winoc se dressent au sommet de la hauteur qui a donné son nom à la ville (berg : la

montagne) pour servir aux navigateurs de point de repère. Le beffroi avec ses girouettes dorées virevoltant au soleil domine la tache sanglante des toits rouges et le rose des remparts. Voici Bergues guerrière, héroïque et noble qui ferait la joie d'un romantique attardé. Il frémit déjà, à la pensée d'entendre le tocsin d'alarme. Il approche, passe les ponts au-dessus de l'eau dormante des canaux, entre dans les rues de forme circulaire comme jadis. Il ne trouve plus le chevalier armé. Il salue au contraire une vieille personne très digne, aux élégances surannées. Le beffroi porte sa bonne tête large, comme un bourgeois flamand bien nourri. Le lion doré, qui le domine, lève ses griffes. Il a frappé dur on le sait lorsque résonnait le cri de guerre qui l'invoque « Vlaanderen, den leeuw » mais il s'apparente tout de même à ces vieux lions qui dans les jardins tiennent une boule entre leurs pattes. Il surveille les vestiges des couvents, des églises, les maisons des siècles passés qui par leurs ancres de fer proclament l'année de leur contruction, le « mont-de-piété » au large pignon élevé avant la conquête française. Voici la Flandre « le musée de sa tradition et de ses souvenirs » que rappelle encore sur la place une enseigne « aux Dix-sept provinces » allusion à la domination espagnole. Bergues aussi a payé son écot pour le salut de la patrie. L'énorme canon qui tirait sur Dunkerque lui réserva plusieurs de ses coups si terribles en un étroit territoire. La population vécut sous une menace perpétuelle. Des maisons ont été englouties. Du moins le beffroi reste debout, sans doute aujourd'hui un des plus beaux de France après le nivellement impitoyable de nos terres septentrionales.

## 2. — *Le pittoresque des petites cités mortes.*

Chaque ville voulait posséder un de ces monuments qu'elle perdait en même temps que sa charte lorsque ses libertés communales lui étaient enlevées. Ils jaillissaient du sol comme une production naturelle dès que l'on approchait des Pays-Bas. En allant vers le Nord, à partir des collines de l'Artois, de Calais ou d'Arras, chaque centre urbain de quelque importance possède une vaste place carrée flanquée d'une tour. Combien de beffrois se sont abattus sous le souffle de la guerre. Le plus fastueux sans contredit, le plus haut de tous (soixante-quinze mètres) surmonté d'une couronne et d'un lion gigantesque a croulé sous les obus avec les maisons à pignons et arcades qui l'encadraient. Il appartenait à Arras et à l'Artois. Mais combien d'autres victimes lui tiennent compagnie dans la mort. Béthune, sur les confins de la Flandre et de l'Artois a vu aussi calciner par l'incendie son beffroi, construit en 1346, un des plus sévères, des plus guerriers d'aspect avec sa tour carrés, pourvue d'échauguettes aux angles. Calciné par l'incendie, décapité, il dresse encore des murs noircis au-dessus des ruines des maisons environnantes moins solides.

De lignes sobres et même simples, remontant aussi au xiv<sup>e</sup> siècle, la tour communale d'Armentières tenait assez au cœur de ses habitants pour que tel d'entre eux et non des moindres en place aujourd'hui encore la photographie au-dessus de son lit afin d'avoir sous les yeux son « vi cloqui ». Elle adhérait si fortement au sol natal que les Allemands ne parvinrent point à l'abattre par le feu de leur artillerie durant les trois années de bombardement. Ils s'en

emparèrent en 1918 et avant leur recul définitif dans leur rage niveleuse ils eurent recours à la dynamite, la firent sauter et la couchèrent tout de son long sur la place comme un arbre qui s'effondre d'une pièce sous la cognée.

Comines possédait un des plus purs exemples de ce type d'architecture flamande. Haut de cinquante-deux mètres, son beffroi se terminait par une boule allongée et renflée qu'on a parfois comparée aux coupoles des édifices de style byzantino-russe, mais qui elle-même encadrée ou surmontée d'autres boules plus petites ressemblait davantage aux bulbes des tulipes si chères aux Hollandais. La date de 1623 qu'il portait n'est que celle d'une réparation. En fait dès 1429 Jean de la Clyte, seigneur de Comines, parent du célèbre historien, avait avancé l'argent necessaire à la construction. Les batailles livrées le long de la Lys ont jeté l'édifice à bas. Rien ne marque sa place aujourd'hui après l'enlèvement des décombres.

Un autre beffroi tout semblable qui dans son ensemble datait du xv^e^ siècle avec, dans sa partie inférieure, des restes d'une tour du xiii^e^ siècle, s'appuyait à Bailleul contre une petite hauteur verdoyante et dominait la ville placide. Quel beau décor pour la nouvelle (the devil in the belfry) où Edgar Poë imagine que le diable pénétrant dans la tour de l'horloge d'une calme cité batave pousse les aiguilles du cadran, change le tintement des cloches, affole les bourgeois tranquilles et bouleverse les mœurs innocentes. Hélas ! le diable ici est venu dans le beffroi. Avant qu'il ne fût exorcisé, il a tout détruit, les coupoles bulbeuses des édifices, comme les houblonières des champs.



*La Grand'Place de Lille*

(Reproduction d'une gravure du milieu du XIX^e^ siècle

Après la ruine de tant de leurs pareils, les beffrois de Bergues et de Douai sont devenus les plus beaux monuments que la France conserve en ce genre. Celui de Douai, reconstruit de 1386 à 1410 avec ses tourelles, ses quatre étages sobrement décorés, s'élevant à côté d'un ancien hôtel de ville aux larges fenêtres ogivales, a plus de grandeur sévère. Celui de Bergues groupe mieux la cité entière autour de lui. Il la domine de ses cinquante-quatre mètres. Avec ses arcatures aveugles, ses quatre longues poivrières placées en encorbellement, son campanile ajouré, étageant grosses et petites cloches comme les accessoires d'un « chapeau chinois » il ne le cède en rien à celui de Douai qui fit entrevoir à Victor Hugo l'âme de la Flandre, mélange de bon sens pratique et de poésie.

Les beffrois, en effet, étaient autre chose que des témoins muets d'une histoire humble ou glorieuse. Ils parlaient par la voix des cloches. Presque tous enfermaient un carillon plus ou moins important. Le premier de ces instruments aériens passe pour avoir été installé en 1487 à Alost mais il ressort des comptes communaux de Bruges qu'il en existait un dans cette ville dès l'année 1298. Dans son histoire de Dunkerque, Faulconnier établit qu'il y avait en 1476 « un si habile carillonneur à Dunkerque qu'on venait de fort loin pour admirer son adresse à marquer fort agréablement toutes sortes d'airs. » A partir du xv^e et du xvi^e siècles les jeux de cloches s'installèrent dans les beffrois ou même dans les tours d'églises des villages. Aux jours de réjouissance ils faisaient danser les paysans qui ne partageaient pas l'opinion émise par Jean-Jacques Rousseau dans son dictionnaire : « C'est toujours

une sotte musique que celle des cloches ». Tel n'était point ici l'avis d'une population qui au contraire aimait la musique avec un instinct vivace et cherchait les moyens les plus divers pour s'en charmer les oreilles. Comme l'a dit Rodenbach : « Le carillon est la musique du peuple. Ailleurs, dans les capitales ardentes, c'est le feu d'artifice qui constitue la fête publique, le don féerique dont s'exaltent les âmes. En ces Flandres méditatives, parmi les brumes humides et rebelles au prestige du feu, le carillon en tient lieu. Gerbes, fusées, lueurs, mille étincelles de son dont l'air aussi se colore pour des yeux visionnaires que l'ouïe avertit... Car n'est-ce pas la vie même du carillon de faire un peu de joie pour atténuer la mélancolie de l'heure qui meurt ensuite ? »

D'ailleurs les carillons peuvent se présenter sous des aspects différents : tantôt ils fonctionnent au moyen d'un cylindre mécanique à la manière d'une gigantesque boîte à musique. En ce cas, l'air, fixé une fois pour toutes, demeure le même durant des années jusqu'à ce qu'on se décide à le changer, accident assez rare. Tel est le système employé pour marquer les heures, les demies et les quarts que proclame la tour de ville après exécution du morceau rituel. Le peuple calme et méthodique, quittait les maisons, les usines, tournait, rentrait et s'en allait au son des clochettes comme ces petits jacquemarts qui souvent dans les vieilles horloges sortaient un instant, à midi, de leurs niches étroites. Un autre jour au contraire, c'était fête au pays de Flandre et dans la libre joie des foules le carillon s'émancipait lui aussi des règles rigoureuses. L'imagination, la fantaisie de l'homme remplaçaient la

machine comme la gaieté suspendait pour quelques heures la discipline du travail. Un artiste qui devait être en même temps un homme fort, donnant des mains et des pieds, jouait sur un double clavier avec autant de liberté dans le choix de ses airs que s'il disposait d'un piano ou d'un orgue. Assez souvent du reste l'organiste de la principale église se chargeait du carillon et, par là, quelques personnages arrivèrent à s'assurer une immense réputation. Lorsque au mois de juillet 1919 le président Poincaré se rendit à Anvers, le carillonneur Jef Denyn, célèbre à travers la Belgique entière, exécuta un long concert comprenant des œuvres d'auteurs belges tels que Nicolaï. Les carillons importants réunissent en effet assez de cloches pour jouer à peu près tout ce que l'on veut. Ainsi celui de Bruges en compte quarante-sept, la tour de la cathédrale d'Anvers en possède quarante. Une aussi riche palette de sons rend possible, comme il advint en 1878, l'accompagnement d'une cantate à grand orchestre. Les petites villes n'avaient pas les moyens de se payer d'aussi hauts régals. Cependant elles associaient à leurs liesses les carillons qui dès le matin annonçaient kermesses et ducasses ou même parfois, moyennant une légère rétribution, sonnaient pour des fêtes intimes, baptêmes et mariages. C'était comme un privilège tacitement maintenu en faveur des principales familles bourgeoises qui présidaient aux destinées des cités.

⁂

En France le carillon le plus réputé appartenait sans contredit à Dunkerque. Composé de quarante-

quatre cloches il jouait mécaniquement la Cantate à Jean Bart et un air célèbre appelé naturellement « Carillon de Dunkerque », thème d'une danse du même nom que l'on dansait autrefois à la fin des bals. Il servit aussi de parrain à un jeu de société et à une sorte de plante aux nombreuses corolles renversées. Celui de Douai se classait de son côté au nombre des plus importants et les plus anciens, puisque parmi ses trente-neuf cloches, dix-huit étaient antérieures à l'année 1700. Le beffroi qui l'abritait reste debout mais les Allemands dans leur rafle de tous les objets en bronze n'oublièrent pas plus les instruments d'airain laïcs que les bourdons des églises.

Bailleul vit fonctionner pour la première fois en 1718 son carillon formé de trente et une pièces. « La joie était à son comble, dit M. de Coussemaker dans la monographie qu'il lui a consacrée. La ville de Bailleul était le siège du bailliage royal et présidial de Flandre ; à l'instar des grandes villes, elle avait son carillon ; que lui restait-il à envier ? » Armentières et Bergues depuis le XVI^e siècle, Cambrai avec ses deux automates, Martin et Martine porte-bonheurs de la ville, ravis par l'ennemi, retrouvés en Belgique et ramenés en triomphe, Comines avec ses treize cloches chantant Fra Diavolo, Béthune avec sa tyrolienne de Guillaume Tell tintée à chaque heure, Cassel, Annœulin, Bouchain, Avesnes, Esquelbecq, Estaires, Gondecourt, Seclin et combien d'autres, grandes cités ou petits villages, s'égayaient de cette musique qu'égrenait le ciel. De ces cloches, qui tintinnabulaient le cours des heures, les unes ont sonné lugubrement une dernière fois un jour de combat en s'abattant sous les obus, les

autres enlevées par l'ennemi ont servi à ses œuvres de mort. Avec elles s'en est allé beaucoup de l'âme de la Flandre, hier si naïvement joyeuse, aujourd'hui muette entre ses ruines et ses ateliers fermés. Bergues, musée vivant, nous appartient encore. Les étrangers, nos amis et alliés, ont découvert la ville pendant la guerre. Ils y reviendront. Pour nous, allons saluer près du désert nos souvenirs sauvés du feu.

## CHAPITRE III

### BAILLEUL

Les plus violents combats livrés en Flandre française l'ont été autour de Bailleul. Là vint mourir l'avant-dernière des grandes offensives que nos ennemis voulaient décisives. Entamée le 9 avril 1918 entre La Bassée et Wytschaete, elle enfonça, plus vite même que les Allemands ne semblent l'avoir espéré, le système de défense portugais, forçant les Anglais à la retraite. Elle enlevait des villages déjà rendus célèbres par les batailles de 1915, Richebourg-Saint-Vaast et Neuve-Capelle, forçait en quelques heures vers Erquinghem le passage de la rivière où l'on n'avait pas eu le temps de faire sauter les ponts. Les crêtes de Messines occupées depuis 1917 par les Britanniques à la suite de longues attaques tombaient presque sans coup férir. Le front entier pivota autour d'Ypres qui tint bon et subit encore un de ces bombardements qui, trop répétés, ne pouvaient plus rien ajouter aux horreurs de la destruction. La droite reculait rapidement. Remontant le cours de la Lys nos ennemis s'emparaient de la Gorgue, d'Estaires et de Merville. Leur marche rencontra si peu d'obstacles que beaucoup d'habitants ne purent être évacués à temps et

restèrent aux mains de l'envahisseur à Erquinghem et à Steenwerck notamment. Il y a là, entre le point de départ de l'offensive et son point extrême de progression une zone de terrain si vite enlevée qu'elle échappa aux heures les plus dures de la bataille. Quoique meurtrie par le tir de l'artillerie lourde, elle apparaît comme une oasis avec ses quelques arbres encore debout, ses prairies verdoyantes au milieu d'un pays assassiné. Le voyageur qui, après avoir traversé l'ancienne ligne Hindenburg, rencontre ainsi une bande encore vivante, retombe s'il continue vers le Nord dans la désolation des plaines rendues infertiles. C'est que les Allemands se heurtèrent, eux aussi, aux premiers contreforts des monts de Flandre. Ils les atteignent en deux jours, franchissant les vingt kilomètres qui les séparaient du front d'attaque, mais les Alliés se sont ressaisis et leur résistent sur les petites hauteurs de quarante-deux mètres d'élévation qui entourent Bailleul. Von Arnim ne s'en empare que le 16 avril et ne peut en déboucher sans des efforts répétés et peu productifs. Alors parut le fameux ordre du jour où le maréchal Haig disait à ses troupes : « Nous combattons le dos au mur » (With our backs to the wall). Il s'agissait en effet de fermer la route de Dunkerque, Calais, la mer du Nord, la Manche, et de ce qui se trouve derrière. Heureusement des promontoires s'interposaient encore entre nos ennemis et leurs espérances. Les Allemands durent s'imposer un effort surhumain pour les enlever. Ils s'affaiblirent beaucoup et n'y parvinrent pas tout à fait. Leur dernier succès en ces lieux fut la prise du mont Kemmel le 25 avril 1918. Ils employèrent dans cette intention leur corps Alpin

formé de montagnards. Ils n'avaient devant eux qu'une colline de cent cinquante mètres mais qui se dresse abrupte dans une plaine très basse. Alors couverte d'arbres, de labyrinthes de verdure, elle semblait une île sur une mer riante. Aujourd'hui on croirait voir une pyramide noircie sur un désert calciné. Entourée par les Allemands, occupée à son sommet par un régiment français d'infanterie, elle ne tomba entre leurs mains qu'après une journée entière submergée par trois divisions comme un château de sable par une marée montante.

On évalue à quarante mille le nombre des hommes qui furent frappés au cours de ces longues luttes. La prise du Kemmel n'y avait pas mis fin en effet. Il restait à Sixte von Arnim à enlever les autres monts de Flandre, le mont des Cats avec son abbaye saccagée mais inviolée, le mont Noir que battit en vain le flot envahisseur, et, plus loin encore par derrière, le mont Cassel, dernière forteresse naturelle avant les grands objectifs convoités. Nos ennemis n'y parvinrent jamais. Ils s'emparèrent péniblement de Locre au cours d'une violente attaque locale qu'ils entreprirent comme une diversion le jour de leur fameuse offensive sur le Chemin des Dames en mai 1918. Dès lors, malgré de nombreux engagements très vifs, leur front était fixé à Meteren, à Merris. Ils ne purent déboucher de la forêt de Nieppe, la plus importante des Flandres françaises si complètement défrichées par une nombreuse population, et furent réduits à bombarder Hazebrouck, centre de voies ferrées, qui leur échappait au moment où ils croyaient le saisir. La lutte rallumée sur les bords de l'Aisne ou de la Marne s'assoupit alors dans le Nord. L'initia-

tive était passée aux Alliés qui vers le mois de septembre attaquèrent aussi en direction de Bailleul. Dès qu'ils eurent pris ce monceau de ruines informes, ils forcèrent les Allemands à une retraite aussi rapide que leur avance d'avril. Nos ennemis reformèrent pour un temps leurs lignes sur la Lys dans leurs anciennes positions, que couvrait désormais un glacis dénudé.

S'il apparaît que les forces au service de l'homme peuvent faire violence à la Nature, c'est bien dans la région de Bailleul. Le nom même de la contrée est devenu anachronique. On se trouvait ici dans le « Houtland » ou « Pays boisé ». Certes les forêts primitives avaient disparu sous la hache de cultivateurs avides de terres arables, mais partout, le long des routes, entre les champs, autour des fermes, ormes, chênes ou ypréaux attestaient une ère écoulee. Après le passage du fléau il n'en subsiste de loin en loin que quelques poteaux noircis sur une campagne bosselée. L'injuste préjugé qui classait la Flandre parmi les plaines sans douceur et sans arbres s'est fait réalité. Ceux qui n'ont point senti avant la guerre la fraîcheur des innombrables ruisselets tapis entre de longues rangées de saules, qui n'ont point vu les houblons balançant leurs feuilles hautes ne sauraient concevoir les paysages détruits s'il ne restait un lambeau intact entre Cassel et Hazebrouck. Les villes ont perdu beaucoup de leurs maisons sous les bombes ; le sol, du moins, n'a pas été assassiné comme autour de Bailleul.

Dans la région aujourd'hui dévastée on ne laissait pas se perdre un pouce de terrain. Là paissaient les belles bêtes rousses qui sous le nom de vaches flamandes s'étaient répandues dans toute la partie

septentrionale de la France. En ce département du Nord où le rendement moyen de l'hectare en blé atteignait trente hectolitres contre dix-huit dans le reste du pays, en betteraves cinq cent quatre quintaux contre deux cent cinquante, où, malgré la densité de la population, on se livrait aussi aux cultures industrielles, lin, colza, chicorée, houblon, où vivaient deux cent soixante seize mille bêtes à cornes aujourd'hui en grande partie volées par l'ennemi, en ces terres débordantes de dons, Bailleul passait pour la plus riche et la plus productive. Les grappes, aux raisins gros comme des prunes, que l'on voyait en plein hiver délicatement posées sur de la ouate, aux devantures des marchands de primeurs venaient moins souvent de la Provence ou de l'Algérie que des immenses serres qui à Bailleul s'étendaient sur plusieurs hectares. Non content d'avoir desséché les marais par ses watergands, l'agriculteur flamand avait voulu forcer les règles des climats et capter le soleil. Les grapperies du Nord ne représentent plus maintenant, on le pense bien, que le plus colossal entassement de ferraille et de verre pilé à une heure où pourtant les vitres cassées ne manquent pas.

Bailleul s'enorgueillissait d'autres richesses. Près de mille métiers à main fabriquaient de la toile. Pendant ce temps, sur le seuil des portes sept cents dentellières entrelaçaient leurs fuseaux rapides. Leur métier difficile pris parfois en des allégories comme le symbole de l'activité de la Flandre n'en était qu'une forme relativement peu importante mais délicate et fine.

En dépit de cette concurrence l'agriculture gardait la place prépondérante. La commune, pourvue

de cinquante kilomètres de chemins macadamisés disposait de quatre mille quatre cents hectares bien employés. Sur ses treize mille habitants, sept mille seulement vivaient agglomérés dans la ville. Le reste demeurait épars dans les champs. L'avance allemande de 1918 a ruiné en quelques jours l'œuvre des générations paysannes qui avaient peiné sur la terre dont, selon l'exacte image d'un géographe, « les grosses mottes brunes ressemblaient à des écailles de tortues luisant au soleil ». La rage des combats n'a pas laissé dix maisons habitables et pourtant deux mille sept cents personnes déjà revenues en juillet 1919 s'efforçaient de ressusciter le sol malgré les intempéries et les explosions. Ce pays essentiellement agricole avait su garder mieux que d'autres ses souvenirs et son idiome. Qu'en survivra-t-il ? Que deviendra, au milieu de ces bouleversements, la langue flamande dont Bailleul était la citadelle, vieille langue qui maintenait les traditions, assurait à la contrée les inappréciables avantages intellectuels ou économiques du bilinguisme et ouvrait à la France une porte accueillante sur la pensée des peuples germaniques ?

---

# CHAPITRE IV

## ARMENTIÈRES ET LA VALLÉE DE LA LYS

### 1. — *L'héroïsme du travail.*

Des actes simples qui se continuent malgré les dangers, telle est l'histoire d'Armentières en ces dernières années. Ne serait-ce point là une forme de l'héroïsme, et des plus nobles?

En 1914 Armentières travaille. Son titre ? chef-lieu de canton, unité administrative médiocre et d'ordinaire fort méprisée. Elle réunit pourtant près de trente mille habitants, fournit besogne et salaire, à trois ou quatre *villages* qui la doublent et détient le quasi monopole de la toile. Avec Houplines sa voisine elle possède trente-six tissages et dix-sept filatures qui emploient quinze mille ouvriers. Ses brasseries produisent la bière la plus réputée de tout le Nord où abondent les sujets de Gambrinus peu faciles à satisfaire. La banque de France y traite annuellement pour cent millions d'affaires. Et sait-on quelle devise invoque la ville ? « Armentières pauvre et fière ». Décidément on y est trop modeste ou trop exigeant. Mais l'occasion viendra de montrer qu'on regarde en face, avec fierté, la pauvreté menaçante.

En effet arrive la guerre et avec elle les Armées Allemandes. Armentières occupée plusieurs fois échappe enfin à l'invasion et reste aux mains des Alliés. Elle perdra ses biens sous le feu de l'ennemi. Du moins sa population ne subira-t-elle pas l'influence déprimante d'une occupation qui, par la longueur du chômage forcé, la famine imposée, les mesures sournoises, tendit à l'extrême et cassa si souvent les ressorts moraux. Sans doute Armentières doit-elle à cette heureuse chance l'ardeur au travail dont elle donne aujourd'hui tant de preuves.

Toutefois les Teutons chassés n'allèrent pas loin. Ils s'établirent à Wytschaete, à Wez Macquart, au Nord, à l'Est et au Sud de la ville, presque totalement investie, entourée par un arc de cercle d'un rayon moyen de trois kilomètres. Le martyre commençait. Chaque jour amenait son bombardement. Des dernières maisons d'Houplines véritable faubourg d'Armentières on voyait les tranchées ennemies et l'on y devait redouter les balles de mitrailleuses.

L'activité ne cessa point pour cela. Dans les champs d'alentour on laboura, sema et récolta encore. La vaste ferme de l'asile d'aliénés, située à deux kilomètres des lignes, continua son exploitation durant deux années. Des tissages et des filatures fonctionnèrent jusqu'au milieu de 1917. Onze cents ouvriers, s'efforçant de maintenir la vie économique de la Nation, produisaient de la toile sous les obus. A l'Ecole Professionnelle, le plus moderne établissement de ce genre qui existât en France, que les Allemands avaient beaucoup admiré lors de leur passage, trois cents personnes fabriquaient des munitions.

Les troupes anglaises tenaient ce secteur, le seul qui n'ait jamais vu d'autres regiments alliés que ceux

de sa Majesté Britannique. Lorsqu'elles lançaient leurs violentes offensives si souvent répétées entre Ypres et Menin, en 1917 notamment, contre les crêtes toutes voisines de Messines et de Wytschaete, les Allemands, par représailles et aussi pour gêner les communications, écrasaient d'obus Armentières, pivot du flanc droit. Menacés par ces attaques mais non délogés de leurs positions du Sud, ils augmentent l'intensité du bombardement et du haut du fort de Prémesques qui ferme la route de Lille et domine la vallée de la Lys, ils dirigent aisément leur tir. Le danger augmentait de jour en jour. On trouvait des morts abandonnés dans les rues, dans les jardins. Les services manquaient qui auraient dû les enlever. Les émissions de gaz de plus en plus épaisses s'ajoutaient aux autres périls. Fallait-il descendre à la cave pour s'abriter des obus, ou monter au grenier afin d'éviter les nappes asphyxiantes ? On ne savait. Le 28 juillet 1917 six cents personnes étaient intoxiquées. Beaucoup mouraient tandis qu'on les transportait à l'arrière.

Le 17 août 1917 force fut d'évacuer la population civile. Les derniers métiers cessèrent de battre. Après un véritable siège de trois ans environ, la résistance des travailleurs dut cesser par ordre.

Les troupes anglaises elles-mêmes séjournaient le moins possible dans ces ruines empoisonnées. Seuls quelques douzaines de gardiens veillaient sur les restes mutilés d'un centre jadis prospère.

La ville se désagrégeait peu à peu sous les obus et les intempéries, sans que rien décélât cet enlisement continu lorsque l'attention du monde fut encore attirée sur les bords de la Lys par les nouveaux desseins de Ludendorf. Le 9 avril 1918 un violent bom-

bardement préludait à l'offensive qui devait amener nos ennemis, nous l'avons vu, jusqu'à Bailleul et aux monts de Flandre. Devant Armentières c'est un déluge de gaz. Les projectiles asphyxiants pleuvent si bien que l'air respirable est chassé de la ville. Les Allemands qui ont passé la rivière à Frquinghem, enlevé les crêtes de Wytschaete laissent la cité derrière eux et n'osent y pénétrer que deux jours après, quand les émanations et les fumées nocives se sont quelque peu dissipées. La bataille s'éloigne très vite vers le Nord. Seuls de temps en temps les avions alliés viennent viser la gare et les voies de communication. Des habitants évacués de Steenwerck sur Lille et la France libre traversent Armentières le 20 mai 1918 et remarquent que le beffroi et quelques maisons restent debout, mais la guerre n'abandonne pas son œuvre inachevée. En septembre les Allemands chassés de Bailleul s'alignent sur la Lys. Les envahisseurs, avant de se retirer font sauter les derniers ponts et les dernières tours. Quand les Anglais pénètrent dans la ville, aucune des sept mille deux cents maisons qui la composaient n'est habitable. Des quartiers sont anéantis. Dans d'autres il ne reste que les façades trouées. De loin on croirait encore apercevoir un centre urbain, mais ce n'est qu'un vain fantôme, dernier reste d'une personnalité puissante qui lutte avant de s'évanouir. Ainsi, dans le livre de la Jungle, Kipling évoque une ancienne capitale hindoue abandonnée par les êtres humains et lentement dévorée par la mort. Mais ici ce n'est pas la Nature exubérante qui submerge les piliers des temples et crève les toits des édifices. Les sources de la vie semblent taries pour toujours et seuls des rats trottent dans les rues.

Parmi les cites du front aucune n'eut davantage

à souffrir. Aucune ne continua dans de pareilles conditions à créer des ressources indispensables au salut de la patrie, et cependant chacun connaît Arras, Soissons, Verdun qui ignore Armentières, traitée dédaigneusement de bourg par certains critiques militaires à l'heure de son évacuation ! Des visites officielles ont apporté aux autres villes les félicitations et les encouragements mérités. Armentières n'a reçu que tardivement sa modeste part des croix et des honneurs. Peut-être convient-il d'en rendre responsable l'absence de grande bataille portant son nom ? On a vu pourtant que la lutte n'y chômait point. Ou bien faut-il accuser la modestie du rang qu'occupe Armentières dans l'échelle administrative ? comme si un chef-lieu de canton créateur d'hommes et de choses ne devait passer avant tant de sous-préfectures adonnées à la seule industrie des politiques locales et budgétivores.

Ce long oubli n'a point empêché Armentières de se mettre courageusement à la besogne. Elle veut renaître de ses ruines. Il ne s'agit pas de brèches à réparer mais de nouvelles fondations à recreuser.

Puissent cependant ceux qui présideront à la renaissance de la ville ne pas trop mépriser les enseignements du passé. A vrai dire, nous ne sommes rassurés qu'à demi. L'architecte de la commune, que l'on s'en fut tirer, on ne sait pourquoi, de l'obscurité où il vivait en une province méridionale, a établi un projet qui espère racheter l'absence de talent par une ambition démesurée. On transporterait la place de l'Étoile sur les méandres de la Lys, tout simplement. En ce pays classique des grandes places rectangulaires on édifierait un gigantesque et exotique rond-point. De là rayonneraient des avenues bordées



(Service phot. du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.)

*Les Geants de Douai (Gayant, M^me Gayant et leur famille).*

Retrouvés après l'occupation allemande.

de hautes maisons de rapport destinées à loger les ouvriers des usines, idée invraisemblable et baroque pour qui connaît le goût d'indépendance des populations du Nord réfractaires au système des appartements casernes, habituées au charme des demeures bien distinctes. Est-il encore permis d'espérer que le nouveau maire, M. Conem, saura rompre avec les errements de l'ancienne municipalité qui, jadis, fit perpétrer, comme annexe à la mairie, au pied du vieux beffroi, une construction inspirée par le style « bain turc » ? Il serait grand temps de couper court à desfantaisies qui injurient l'histoire et le bons sens.

Heureusement l'initiative privée ne s'embarrasse pas de semblables mesures et a pris ses responsabilités. Elle relève les cheminées industrielles, prépare les habitations. L'esprit local plus vivace en cette province que partout ailleurs se retrouve encore tel que Balzac l'avait noté à Douai dans la *Recherche de l'Absolu.*

Nous connaissons tous de ces grands citoyens qui, de leur propre mouvement, ont mieux que des autorités officielles collaboré à la résurrection de leur ville. Tel à Armentières M. Lourme qui accueillit dans ses baraquements les premières personnes revenues sans asile. Grâce à de semblables efforts, dès le mois d'août 1919 Armentières complètement détruite et sans ressources comptait sept mille cinq cents habitants, non compris les soldats, les prisonniers et les travailleurs étrangers.

## 2. — *L'esprit d'association en Flandre.*

Ce qui a fait la force de ces régions, ce qui les sauvera, c'est, comme l'avait bien vu Balzac,

l'amour de l'association, le dévouement au corps auquel l'individu appartient par la naissance ou la volonté : commune, groupe de tout genre. Ces qualites qui se manifestent aujourd'hui dans le deuil brillaient autrefois dans les joies et les plaisirs. Il ne faudrait pas croire, sur la foi d'impressions superficielles, que la tristesse et la mélancolie aient jamais régné sur ces terres brumeuses et affairées. On y cherchait au contraire à profiter de toutes les occasions de divertissement, à les créer au besoin. Le travail venait en son temps, la gaieté au sien. Outre les réjouissances communes à la nation entière. outre les fêtes religieuses célébrées avec une ardeur particulière, même celles que l'Église ne décrète pas d'obligation, on consacrait encore une ou plusieurs journées par an aux ducasses et kermesses propres à une ville, à un village, à un simple quartier. Elle prospérait toujours la vieille institution, inspiratrice de Téniers et autres peintres flamands, identique sous ses deux noms différents. Le mot kermesse (de kerckmisse) signifie, en effet, messe consécratrice d'église exactement comme ducasse, déformation de dédicace. L'anniversaire de cet événement se marquait par des fêtes bruyantes et carillonnées. Les usines fermaient. On invitait les amis du dehors. On buvait, mangeait, chantait, dansait quelquefois pendant plusieurs jours, joie un peu lourde mais qui exprimait la vie d'un peuple puissant.

A des jours determinés on promenait certains personnages bien propres à la Flandre, qui atteignaient huit à dix mètres de hauteur, les « reuzen » ou « géants », énormes mannequins d'osier, d'ordinaire vêtus d'une cotte de mailles et d'une jupe ser-

vant à dissimuler les porteurs. Quelques villes d'Espagne possèdent aussi des citoyens analogues, les « gigantes y cabezudos ». Ils ne sont pas les ancêtres de nos geants qui, beaucoup plus anciens, remontent au moyen âge et même selon divers auteurs à ces legendes scandinaves où les Ases luttent contre les Reuzes. L'influence espagnole sur les Flandres a d'ailleurs éte souvent exagerée. Les Romantiques et Victor Hugo en particulier lui attribuaient sans distinction les originalités d'art ou de coutumes qu'ils remarquaient dans nos provinces. Pour eux vieilles maisons, hôtels de ville ou beffrois provenaient tous de l'Iberie. On comprend enfin aujourd'hui que seul le pays le plus riche agit sur le plus pauvre et, malgré ses galions, l'Espagne n'aurait su se comparer aux villes de Flandre débordantes de biens solides et positifs.

Quoi qu'il en soit, les géants vivaient heureux en leurs bonnes cités. « *Reuze papa* » habitait le beffroi à Dunkerque. Un de ses frères traversait Cassel au carnaval tandis que la foule chantait le *Reuzelied* à lui dédié. Armentières promena parfois un gros personnage buvant, couronne en tête, des chopes sur un tonneau ; ce n'était autre que Gambrinus, roi de la bière. Lyderic et Phynaert, ennemis réconciliés, hauts de dix mètres, lance et faucon au poing rappelaient l'origine guerrière de Lille au cœur de la vaste forêt de Flandre. Valenciennes possédait un immense poupon de sept mètres qui s'obstinait à garder des traits enfantins depuis une naissance remontant à cent dix ans. Mais le plus populaire de tous, connu honorablement sous le nom de Gayant, demeurait à Douai avec son epouse de vingt pieds de taille, sa fille Fillain, ses deux fils, Jacquot,

l'aîné, et le cadet Bimbin coiffé d'un bourrelet, malgré sa hauteur de dix pieds. Cette famille et son cortège parcouraient les rues et les places, le jour de la fête communale, pendant que sonnait la grosse cloche de l'hôtel de ville et que le carillon exécutait l'air composé aux intentions de Gayant par un sieur Lajoie, maître à danser au régiment de Navarre. En 1745, le lendemain de la prise de Tournai, une compagnie entière, composée de Douaisiens, déserta. On se rappela que c'était le jour de Gayant. On ne s'émut point et, la procession terminée, on vit revenir les hommes. — Les géants se rendaient parfois visite. Aux fêtes en l'honneur de Lamartine à Bergues en 1913, ils accoururent de toutes parts, se formèrent en cortège, et, au son du carillon, saluèrent le président de la Chambre des députés, aujourd'hui Président de la République, M. Deschanel qui inaugurait le buste.

Les villes, les paroisses n'épuisaient pas la liste des personnes morales d'ancienne origine. A côté d'elles vivaient des sociétés vigoureuses malgré leur âge. Les corporations d'archers et d'arbalétriers groupaient encore la bourgeoisie comme au temps des communes. Les comtes de Flandre et les magistrats avaient institué des compagnies pour prendre part le cas échéant à la défense du pays. On n'y admettait que des hommes d'une moralité bien établie et qui jouissaient en retour d'un certain nombre de privilèges ou exemptions. En temps de paix ils continuaient à s'exercer par des tirs à la perche ou au but sous le commandement d'un « roi » et d'un « connétable ». Les ducs de Bourgogne ne dédaignèrent pas de se livrer à ces exercices et, quand ils abattaient le papegai ou oiseau de bois peint de

couleurs vives assez semblables à celles du perroquet, ils acceptaient eux aussi le titre de « roi de l'arc ».

Ces corporations ne semblaient nullement en proie à la décrépitude. Se recrutant sans peine, elles n'admettaient que les personnes de bonne réputation et de caractère agréable. La fraternité, en effet, devait régner, l'obligation d'assister aux obsèques de tout membre décédé faisant, par exemple, partie des statuts. On comptait ainsi plusieurs centaines de sociétés, toutes placées sous le patronage de saint Sébastien. Chaque ville, chaque village possédait une pelouse ornée, en son milieu, d'une perche blanche à bascule, longue d'une trentaine de mètres, surmontée de plusieurs oiseaux en bois. Celui qui, le premier mai, abattait le coq, qui domine les autres, obtenait le vieux titre de roi, célébré par des banquets pantagruéliques.

Les sociétés se réunissaient souvent pour se disputer les prix dans des concours. Malgré les malheurs et les deuils on put encore organiser le 30 août 1919 à Ghyvelde une assemblée assez considérable pour engager la compagnie de chemins de fer à modifier son horaire en cet honneur. Le temps passe et la tradition demeure dans les Flandres. Nos provinces du Nord ne se sont pas contentées de conserver leurs souvenirs d'autrefois et ces sports jadis pratiqués, aujourd'hui simples motifs à réjouissances. Elles ont, de plus, cherché à profiter de leurs remarquables aptitudes à l'association pour cultiver les arts et surtout celui qui jaillit le plus naturellement de l'âme septentrionale : la musique.

Les chorales, les sociétés philharmoniques intéressaient riches et pauvres et trouvaient un recrute-

ment facile dans les masses ouvrières qu'elles éduquaient ainsi à une conception plus élevée de la vie. De telles institutions ont été pourtant quelque peu ridiculisées. Sous le nom d'orphéons, elles évoquent les guinguettes, les promenades aussi bruyantes que champêtres, les réceptions officielles à la sous-préfecture devant la compagnie de sapeurs-pompiers qui écoute stoïque les fausses notes de la fanfare et l'éloquence de M. le maire. Les Parisiens se moquent de ce qu'ils ne connaissent pas et ils ignoraient les phalanges du Nord laborieuses et tenaces. D'ailleurs l'art, s'il ne parvient à la perfection que grâce à quelques personnalités prédestinées, ne saurait sortir tout formé du cerveau d'un seul homme. Pour subsister, il exige un terrain solide qui le nourrisse et le soutienne. On ne concevrait guère un Vinci chez les Bantous, ou un Beethoven chez les Peaux Rouges. La foule anonyme prépare les génies, même malgré elle.

Les Flandres ont dépassé à maintes reprises l'art populaire, et, à certaines époques, exercé une influence aussi considérable en musique qu'en peinture. Si, comme l'a dit le poète, la musique nous vint d'Italie, la terre latine ne dédaigna pas d'aller chercher au Nord des maîtres et des modèles. Elle fit des emprunts à ce qu'on appelle l'École Flamande, expression inexacte, car le terme « Flandre » a pris une extension exagérée et a souvent été appliqué aux Pays-Bas entiers. Il convient ici de l'interpréter en ce sens large. L'ampleur du mouvement, sa vaste influence ne permettent pas d'établir des subdivisions entre les vieilles unités historiques.

Dès le XIVᵉ siècle les musiciens de ces contrées

furent réputés les plus savants et appelés à fournir des contrepointistes à la Chapelle Pontificale. Guillaume Dufay dirigea la maitrise de Saint-Pierre de Rome, Ockeghem, considéré comme le précurseur de Bach, celle de Saint-Martin de Tours, paroisse du roi Louis XI. Louis XII et Maximilien Ier se disputèrent Josquin des Prés, natif de Cambrai ou de Condé, auteur du « Miserere ». Willaert de Bruges, créa l'Ecole Vénitienne, Jean Tinctor, père de la Messe à cinq voix connue sous le nom de Messe de l'Homme armé, passe pour le fondateur de l'Ecole Napolitaine. Mais leur gloire à tous devait pâlir devant celle du « Phénix de son temps », Roland de Lattre, Montois, qui prit le nom de Lassus pour échapper à la honte, dont son père condamné comme faux monnayeur avait couvert sa famille. Quelque temps maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran, il fut ensuite appelé, en 1557, à Munich où il entra en parallèle avec son illustre contemporain, Palestrina, qui devait mourrir la même année que lui, en 1594. En 1570 il fut anobli par l'empereur Maximilien et plus tard reçut des ordres de chevalerie que lui envoyèrent Charles IX et le pape Grégoire XIII. Lorsqu'il mourut, atteint de folie, il avait composé plus de deux mille morceaux parmi lesquels on cite le « Te decet hymnus » et le motet « Terror et tremor venerunt super me », il avait aussi simplifié les signes de la mesure et imaginé d'indiquer les mouvements par des mots empruntes à la langue italienne : « adagio, allegro, vivace, etc... »

Malgré les quelques grands noms dont elle s'illustra encore (Lupus, Lejeune, Cornelius Verdonck et Philippe Verdelot), l'Ecole dite Flamande, régénératrice de la musique sacrée, céda le premier

rang aux Italiens, ses élèves. Par la suite l'influence qu'exerça Paris en ces contrées n'y permit plus le maintien de caractères artistiques distinctifs et originaux. On ne saurait guère tirer de conclusions du fait que tel ou tel auteur célèbre y naquit, Lalo par exemple. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amour de la musique resta inné dans le peuple. Des sons, des rythmes, voilà ce qu'il lui fallait : tout lui servait pour les produire. Les cités chantaient par la voix des cloches de leurs carillons. Les aspirations des masses s'exprimaient par de vastes sociétés solidement organisées et disciplinées, assez puissantes pour réaliser le véritable art des foules, en plein air ou dans les églises.

Le Nord et le Pas-de-Calais l'emportaient à ce point sur les autres départements français que toute comparaison sérieuse demeurait impossible tant pour le nombre que pour la qualité des associations. Le Nord possédait les chorales les plus réputées comme les Cricks Sicks de Tourcoing qui atteignaient près de deux cents membres, la Jeune France de Dunkerque, la Chorale de Douai, etc... A lui seul il comptait cent cinquante harmonies très aimées dans leurs villes. Lorsqu'elles revenaient victorieuses des concours, dont le premier fut institué à Warneton en 1799, elles étaient reçues à la mairie, au son du carillon et au milieu de la joie générale.

L'esprit d'association qui avait su créer là-bas les seules coopératives ouvrières florissantes de France triomphait donc aussi dans l'art, appliquant cette devise de nos frères belges, gage de succès pour les rares peuples qui lui sont fidèles : « L'Union fait la force ».



### 3. — *La vallée de la Lys, axe de l'industrie du Nord.*

Près d'Armentières commençait l'immense agglomération qui fit, avec la gloire du Nord, la fortune de la France. La Lys était devenue l'axe économique de la région.

L'invention des machines à tisser avait, au début du XIXe siècle, réveillé, sous de nouvelles formes, l'industrie des textiles, monopole ancestral des Flandres. Dès lors l'opulence ne cesse de croître. Bourgades et cités, lançant en avant leurs faubourgs, courent à la rencontre les unes des autres. Plus que jamais s'affirme la vérité des paroles que Guichardin prête aux premiers Espagnols envoyés pour administrer la province : « Toute la Flandre n'est qu'une ville. » Ainsi du haut du mont Cassel, les habitants se plaisent à dénombrer aux visiteurs les agglomérations visibles par temps clair : trente-deux villes et cent villages.

La Lys ne formait plus qu'une longue rue où s'ouvraient les larges façades des centres urbains. En amont d'Armentières les tissages apparaissaient à la Gorgue, à Estaires. Merville construisait les péniches longues de trente-huit mètres, appelées là bas « bélandres » qui descendaient jusqu'à Paris où les promeneurs des rives de Seine connaissent bien leurs formes massives relevées par la blancheur de la cabine. L'offensive allemande d'avril 1918 a renversé le tout comme un simple château de cartes.

En aval d'Armentières la rue s'animait encore

davantage. Villes de France ou de Belgique se faisaient face, désignées par la même enseigne. Warneton, Wervicq, Comines se divisaient chacune en deux parties, l'une belge, l'autre française, délimitées par la Lys. Les combats livrés pour encercler Lille ont suivi le cours du fleuve à la manière d'une inondation. De Deulémont, où parvint la pointe extrême de l'attaque anglaise du mois de juillet 1917 après la prise du Pont-Rouge, il ne reste plus trace. On ne saurait situer sans peine l'emplacement de Warneton, au moins de Warneton-France, qui avait supporté tant de sièges, où Rantzau, mutilé d'une jambe, d'un œil et d'un bras, reçut le bâton de maréchal de France.

Comines, peuplée, sur le territoire Français, de huit mille habitants, et de cinq mille sur le territoire Belge, conservait encore les ruines du château de Philippe Van den Clyte, un beffroi, une trentaine d'usines, tissages, fabriques de lainages ou de rubans, qui maintenaient un reste de son ancienne prospérité. Elle n'a plus rien maintenant que le souvenir d'un grand nom.

Wervicq continue à jouer de malheur. Presque l'égale de Gand à la fin du XIIIe siècle elle subit en 1460 un incendie qui détruisit deux mille maisons. Les pillages des gueux, les occupations militaires la réduisirent à l'état de simple bourgade aujourd'hui inhabitable, détruite comme Ypres sa concurrente de jadis qui du moins conserva longtemps ses monuments et périt après avoir éveillé l'angoisse du monde entier. Ici l'œuvre de mort s'est accomplie dans le silence. Les batailles qui marqueront dans l'histoire ont eu lieu plus loin, sur l'Yser, au Kemmel. Ce coin de pays, ravagé par les intermi-

nables et anonymes duels d'artillerie, enfoncé en territoire belge, etouffé par la gloire ou la reputation des cités voisines, se perd dans l'oubli. On y songe peu, on n'y travaille guère. La vie ne reprend que lentement en une région riche autrefois, transformee maintenant par la volonté des hommes en un desert artificiel où coule une rivière dans le poudroiement rouge des maisons écrasées.

On ne voit extérieurement aucune trace de la guerre dans les villes de Roubaix, de Tourcoing mais leurs machines leur ont été enlevées par l'ennemi, ou leur place prise sur les marchés mondiaux par la concurrence des Alliés. Un grand travail doit s'accomplir qui aura besoin de la bienveillance et de la sympathie générale pour donner des résultats.

Ce dont la Flandre a le plus souffert, c'est de ne pas se sentir appréciée à sa juste valeur, de rester inconnue même pour beaucoup de nos compatriotes. Lorsque la guerre éclata, cette région representait, avec ses voisines d'Artois et de Hainaut, la force la plus vivace de la France. De là venaient presque tout le charbon, les locomotives, le sucre et les textiles. On ne s'en aperçut que le jour où ces ressources firent défaut. La liste symétrique des départements, chefs-lieux et sous-préfectures que chaque Français apprend dans son enfance, donnait une idée fausse. Serrées dans leurs remparts, les villes devaient se développer hors de leur propre territoire, en une foule de communes autonomes et peu célèbres qui doublaient ou triplaient la population. Le phenomène était particulièrement sensible pour le groupe Roubaix, Tourcoing, Lille. Songeait-on à la mer de maisons qui s'étendait autour, en larges houles, jusqu'à la

frontière belge, noyant les gros bourgs d'Hellemmes, de Wasquehal, de Croix, de Leers, bloc compact de près d'un million d'hommes ? On le sent bien ici, le département du Nord n'exerçait pas l'influence qu'aurait dû lui assurer son éminente contribution à la prospérité de la patrie, lui, qui, représentant à peu près le centième de la superficie de la France, contenait plus du vingtième de la population et possédait le dixième de la fortune publique. Nos ennemis, hélas, savaient eux à quoi s'en tenir. Que nos compatriotes, nos alliés, les imitent en cela. L'histoire doit parler à la raison, les ruines convaincront le cœur. Il n'est pas possible qu'avec de tels appuis la justice reste plus longtemps dolente et méconnue. Que la France surtout ne s'imagine point pouvoir faire des économies profitables en lésinant sur les réparations nécessaires. Qu'elle ne s'étonne même pas devant les sommes formidables qu'exigera la reconstruction. Il n'y a point de commune mesure entre cette région et les autres. Elle n'était point, comme on l'a dit souvent, *une* des provinces les plus riches de la nation, elle était, et de beaucoup, *la* terre la plus productrice et la plus industrielle du pays entier. Elle est indispensable au relèvement général.

Nicolas Bourgeois.

---

# TROISIÈME PARTIE

## FLANDRE WALLONNE, HAINAUT, CAMBRÉSIS

---

## CHAPITRE PREMIER

### LILLE

#### 1. — *Lille industrielle.*

Par le fait du boulevard qui les réunit, Lille est appelée dans l'avenir à ne plus se distinguer de Roubaix et de Tourcoing, si ce n'est comme un quartier de Londres, d'un autre. Les particularismes, marqués encore à l'heure qu'il est, s'effaceront inéluctablement en même temps que la soudure se fera plus complète.

Mais actuellement Lille est encore elle-même : et d'abord, au point de vue industriel qui prime ici tous les autres, elle est la cité du lin et du coton de même que Roubaix est celle de la laine. *La fleur de Lille*, comme l'a écrit M. Georges Ducrocq, c'est la petite fleur bleue du lin qui de tout temps fut cultivé dans ses environs, alors que le coton est une introduction récente. La filature [1] de ce lin est la grande

1. « L'industrie principale est celle des textiles, la filature du

et séculaire industrie lilloise, le *filtier* est ici le type populaire de l'ouvrier, comme à Lyon le *canut*.

Les filatures ont fait naître des tissages, et ceux-ci d'innombrables blanchisseries, teintureries, fabriques de produits chimiques. Pour ces usines il a fallu des machines, et le faubourg de Fives — où l'on invoquait jadis une madone guérisseuse de fièvres, *fives* en patois wallon, — est devenu tout entier un gigantesque atelier où ne cessent de retentir les marteaux. Dix mille *noirs*, — ainsi les nomme-t-on, — y construisaient avant la guerre des chaudières, du matériel de chemin de fer, de sucreries et de distilleries, de quoi alimenter en machines toutes les industries de France.

Naturellement les brasseries foisonnent à Lille, fabriquant une bière amère qui ne ressemble pas à la bière de l'Est ni à celle que l'on boit à Paris.

lin, sa transformation en tissu occupant en ville et dans la banlieue plus de 20.000 ouvriers, dont 12.000 dans une soixantaine d'usines pour la filature seule. Celle-ci emploie 230.000 broches et fait un mouvement d'affaires évalué à 50 millions. Une partie des fils sont tissés aux environs, à Armentières surtout.

« Pour la fabrication des toiles et du linge de table, une centaine d'établissements produisent les tissus damassés, du treillis, la toile à matelas à carreaux bleus et blancs, les stores ; le coutil pour costume, notamment un article d'hiver dit drap de Lille. La valeur totale atteint plus de 80 millions par an.

« Une industrie plus spécialement lilloise est celle de la filterie, c'est-à-dire de la préparation des fils à coudre, lin et coton. Une vingtaine de maisons luttent d'ingéniosité pour présenter au public, sous une forme commode et amusante, les pelotes et bobines qui ont remplacé les écheveaux embarrassants de jadis. Plus de 30.000 ouvriers, « les filtiers » si populaires à Lille, sont employés dans ces établissements dont la production atteint 20 millions de francs.

« Le coton est également travaillé ; 30 filatures comprenant 125.000 broches à filer et à retordre produisent les fils pour tulle, ganterie et bonneterie. » Ardouin-Dumazet. *Voyage en France*, Berger-Levrault, éd., 1903.

Les plus anciennes familles lilloises ne dédaignaient nullement d'exercer ce métier populaire, et l'on a vu par exemple le nom des Richebé — un Richebé fut maire de Lille au XVIII[e] siècle — sur ces grands trains de brasseurs qui sonnent avec fracas sur les pavés du Nord, lourds véhicules si particuliers avec leur siège haut juché et les tonneaux par derrière sur deux voies de bois parallèles.

Dans le mouvement lillois moderne, nous n'aurons garde d'oublier les imprimeries et les journaux. L'imprimerie Danel, à ne citer que celle-là, est extrêmement importante. Pour les journaux, ce sont des quotidiens dont le tirage allait, avant la guerre, à cent mille exemplaires pour certains : l'*Echo du Nord*, centenaire à l'heure qu'il est, la *Dépêche de Lille*, le *Progrès du Nord* auquel M. Martin-Mamy a donné une vive impulsion, la *Croix du Nord*, etc. De nouveaux journaux se sont même fondés récemment à Lille, le *Telegramme du Nord* qui représente un large esprit d' « union sacrée, » et le *Cri du Nord*, organe socialiste.

Que l'on joigne à ces foyers d'idées[1] les centres d'instruction : Instituts Pasteur et Industriel, Ecoles des Arts et Métiers et des Beaux-Arts, l'Université de l'Etat et l'Université catholique[2], on aura une idée

1. Dans le domaine des lettres pures, il nous faut signaler ici le mouvement du *Beffroi*, revue qui fut fondée à Lille et dirigée de 1900 à 1914 par M. Léon Bocquet, réunissant des collaborateurs parmi lesquels Albert Samain, Léon Deubel, Emile Bernard, Henri Potez, Roger Allard, Théo Varlet, Charles Droulers, Georges Ducrocq, ce dernier qui devait fonder dix ans avant la guerre la prophétique revue des *Marches de l'Est*.

On trouvera dans l'Almanach de l'*Amitié de France et de Flandre* pour 1918, une precieuse étude sur le *Beffroi* (Crès, édit.).

2. Un professeur de l'Université Catholique, M. Joseph Wil-

approximative de l'activité moderne de Lille, grande ville que la guerre sans doute a atteinte, mais sans pouvoir tarir son énergie vitale.

## 2. — *Les Allemands à Lille.*

Les Allemands y ont paru pour la première fois le 2 septembre 1914, simple visite d'une des fortes patrouilles qui garantissaient l'aile droite de von Klück. Mais un mois après, pendant la « course à la mer » le flot de l'invasion se fait plus dense en Flandre, et c'est le bombardement de Lille qui prélude à une occupation, hélas, plus durable. Le 10 octobre les premiers obus tombent sur la place de la gare et sur celle de la République, endommageant le palais des Beaux-Arts ; le bombardement continue le lendemain tandis que se bat aux portes la poignée de territoriaux et de spahis qui constitue la garnison de la ville. Le 12, ces braves commandés par le lieutenant-colonel de Pardieu sont contraints de capituler ; et le 13 au matin, tandis que l'incendie de tout un quartier — spécialement les rues Faidherbe, Béthune, et des Ponts-de-Comines, — élève ses flammes vers le ciel, les hussards de la mort mêlés aux troupes bavaroises font leur entrée dans la capitale de la Flandre [1]. Les Allemands devaient la

lot, fit paraître clandestinement pendant vingt-deux mois, de février 1915 à décembre 1916, une petite feuille destinée à soutenir le moral des Lillois, la *Patience*, nommée parfois aussi l'*Oiseau de France*. Voir l'article paru dans le *Correspondant* du 10 janvier 1918.

1. Egalement en Flandre wallonne, c'est vers cette même date que les Allemands réduisirent à peu près totalement en cendres la vieille petite cité d'Orchies, à quelque 20 kilomètres au sud de Lille.

Plus bas encore, presque au point de rencontre de la Flandre

tenir exactement quatre ans sous ce qu'ils ont nommé eux-mêmes le *droit du poing*, la force brutale. Quelles indignités, quelles vexations ils y commirent, nous le verrons.

L'etranger qui descend maintenant du train à Lille, trouve d'abord dans la rue Faidherbe et ses environs les ruines du quartier dont nous venons de parler. Puis il aperçoit, heureusement échappée à l'incendie, l'ancienne Bourse construite en brique et pierre au début du XVII$^{e}$ siècle dans le style particulier à Lille et qui comporte de curieuses sculptures. Sur le côté de cette Bourse s'élève à droite le nouveau théâtre, à peine terminé en août 1914 et que les Allemands inaugurèrent en y jouant du Gœthe et même du Shakespeare, pour montrer qu'ils n'étaient pas des *barbares*! En arrière s'élève la nouvelle Bourse également due à Cordonnier, mais où le célèbre architecte, avec infiniment plus de bonheur et de succès, a usé de son style propre en le combinant avec le style lillois des XVII$^{e}$ et XVIII$^{e}$ siècles. Ce style Cordonnier qui découle de la Renaissance flamande s'est manifesté d'abord à l'hôtel de ville de Loos, dans la banlieue de Lille, et à celui de Dunkerque. Louis Cordonnier qui est l'architecte du palais de la Paix à la Haye, est une des gloires modernes de la Flandre et même de la France puisque l'Institut l'a accueilli voici quelques années. Souhaitons qu'il reconstruise un jour l'hôtel de ville de Lille, œuvre maussade de Benvignat qui se dissimulait dans un

et du Hainaut, Saint-Amand érige une vieille tour de style Renaissance, seul reste d'une abbaye fameuse, et que l'ennemi ne manqua pas de bombarder, mais cette fois, lors de sa retraite précipitée, en octobre 1918. Elle a par bonheur résisté aux obus.

recoin près de la Grand'Place et qui brûla pendant l'occupation allemande, on ne sut comment. Par bonheur, le palais de Rihour qui s'y accote, ancienne résidence des ducs de Bourgogne construite dans le goût exquis du milieu du xv^e siècle, échappa à l'incendie.

Sur la Grand'Place s'élève la statue de la ville de Lille — nommée par les Lillois *La Déesse* — dans une attitude énergique qui rappelle la défense de la ville en 1792[1] contre les Autrichiens. De là partent la rue Nationale, grande artère de la Lille moderne, et la rue Esquermoise qui conduit au quartier des xvii^e et xviii^e siècles où sont, notamment dans la rue Royale, les hôtels des plus anciennes familles.

A l'Est se trouve le noyau primitif, la Cité née au moyen âge dans « l'isle » qui a donné son nom à la capitale de la Flandre moderne. Elle porte en son centre sur l'emplacement d'un vieux donjon appelé le château du Buc, l'église de Notre-Dame-de-la-Treille encore inachevée depuis un demi-siècle qu'elle fut commencée, mais belle du travail lent et sûr s'exerçant sur la pierre éternelle de Tournai. Dans ce quartier où la Deûle entre ses quais répand des exhalaisons, se trouve une poésie réelle mais triste et qui fait songer à Sainte-Beuve et à Baudelaire. Toutes les constructions y sont anciennes, notamment l'hôpital Comtesse fondé en 1243 par Jeanne de Flandre. On peut y visiter aussi l'église

1. Les Lillois content avec une juste fierté une anecdote de ce siège : « Un barbier, dans un des endroits les plus exposés au feu de l'ennemi, court après un éclat de bombe, s'en saisit, et avec ce bassin de nouvelle espèce, rase quatorze citoyens au milieu de la rue et des bombes tombant de toutes parts. Quel autre qu'un Français, au milieu des plus grands périls, pouvait avoir cette pensée si plaisante ? » Joug. *L'Hermite en province*, Paris, chez Pillet aîné, 1826.

de la Madeleine, dont la coupole du XVII<sup>e</sup> siècle abrite de beaux tableaux de l'Ecole flamande, une *Adoration des Bergers* de Rubens. L'église Saint-André, légèrement postérieure (1702) date aussi de l'époque française ; mais Saint-Maurice échappée, par miracle aux obus qui incendièrent sa toiture, est avec ses cinq nefs un curieux exemplaire du gothique flamboyant. On y remarque comme dans tous les édifices religieux de Lille de bons tableaux flamands, moins beaux toutefois que l'admirable *Martyre de sainte Catherine* par Rubens, joyau de l'église du même nom et qu'il faut y aller voir.

On admirera encore la magnifique porte de Paris élevée par les Lillois à la gloire de Louis XIV peu de temps après qu'ils furent redevenus français ; et l'on visitera avec intérêt la Citadelle construite par Vauban vers le même temps, véritable petite ville à part, dans la chapelle de laquelle furent enfermés les otages choisis par les Allemands : Mgr Charost, évêque de Lille, M. Trépont, préfet du Nord, M. Delesalle, maire de Lille, MM. Delory et Ghesquières, députés. Ses fossés furent témoins de l'exécution de plusieurs patriotes lillois, Jacquet, Maertens, Deconinck, Trulin[1] — un enfant presque encore, belge d'origine, — coupables d'avoir caché et fait passer ensuite en Hollande des militaires français et anglais.

Mais du véritable régime de terreur qui pesa sur Lille, l'episode le plus atroce fut assurément les

1. Il faut ajouter à ces noms glorieux de héros lillois celui d'une jeune fille, Mlle de Battignies, qui rendit les plus grands services à l'Entente et que les Allemands après l'avoir condamnée à mort, déportèrent en Allemagne où elle succomba à d'indignes traitements.

déportations de femmes, de jeunes filles et d'enfants commencées le 22 avril 1916.

### 3. — *La Passion à Lille.*

De l'indignité allemande, est-il preuve plus saisissante, illustration plus pathétique que les scènes qui se sont déroulées à Lille, ces rapts de femmes, de jeunes filles, d'enfants, brusquement séparés des leurs ? Ici nous trouvons non plus seulement des individus comme dans le cas de miss Edith Cawell ou du capitaine Fryatt, mais des groupes entiers, victimes de la force brutale qui se place au-dessus du droit international accepté par la société des nations, par l'Allemagne elle-même avant qu'elle fût atteinte de folie furieuse.

Lisons et relisons cette lettre d'une Française de Flandre qui, publiée dans le Livre Jaune, émut tout ce qu'il y a d'honnête et de droit dans le monde, les Amériques lointaines imprégnées de l'esprit évangélique, l'Espagne chevaleresque. Elle raconte la passion d'un peuple entier aux jours où ce peuple célèbre les tristesses de la Passion du Christ et les joies promises de la Résurrection. Jadis, vers la fin du moyen âge, sur des échafauds dressés sur les places publiques de nos cités de la Flandre française, ce Mystère de la Passion, représenté fictivement, ne laissait pas que d'arracher des larmes. Maintenant, c'est tout un peuple qui vient de souffrir à l'image de son Dieu, nos populations catholiques du Nord, tombées sous l'esclavage des Allemands et qu'ils déportèrent en masse, fidèles aux plus anciennes coutumes barbares. Lâches hypo-

crites, n'ayant à la bouche que les mots de morale et de famille, qui n'ont pas craint de disperser des familles et de mettre en péril des jeunes filles isolées, confondues avec le bétail de créatures ignobles. Ces razzias odieuses, ce furent dans le Nord de la France, des mesures défendues à l'heure qu'il est même dans les régions reculées de l'Afrique où la civilisation peut le plus difficilement s'introduire et réprimer les abus nés de l'instinct sauvage. Avec les Allemands, l'humanité rétrograda vers les sombres jours, non pas seulement des invasions barbares, mais de la préhistoire. Faudra-t-il construire à nouveau des cités lacustres ?

Ils cherchèrent des prétextes : difficultés causées par l'Angleterre au ravitaillement, refus des chômeurs d'aller volontairement travailler aux champs... Puis, renonçant à procéder comme ils l'avaient fait une première fois, en enlevant des familles entières — « non, souffrir ensemble, ils ont trouvé que cela nous serait trop doux » — ils les démembrèrent et les dispersèrent, y prenant de préférence les jeunes filles et les enfants. Le Jeudi Saint, leurs affiches de terreur sont apposées partout. Ils préviennent de la mesure générale pour que la ville entière soit dans l'angoisse, se réservant de choisir chaque nuit le quartier où leurs bandes vont venir avec des musiques, et des mitrailleuses prêtes à faire entendre leur sinistre clapotement si les victimes se révoltent. Et ils commencent dans la nuit du Vendredi Saint, à trois heures du matin. — Le fils de Dieu avait expiré à trois heures de l'après-midi.

Jours de la Semaine Sainte et jours de la Semaine de Pâques, jours pieux consacrés à la prière, puis à la joie, cette fois vous appartiendrez tous aux

lamentations d'un peuple qui dans son propre calvaire se presse dans les églises auprès de la Croix. Quelles supplications sous ces voûtes! Quelles voix déchirantes disent et psalmodient les lamentations de Jérémie, l'évangile de la Passion selon saint Jean l'Apocalyptique !

Le Samedi Saint, la longue litanie de supplication est trop courte : « Seigneur ayez pitié de nous! Kyrie, Christe Eleison ! » Et à tous ces saints martyrs de la primitive Église, la pensée des chrétiens assemblés n'aura-t-elle pas joint, pour les invoquer aussi, Geneviève qui écarta les Huns de Paris, saint Loup et saint Aignan qui les combattirent sous les murs de Troyes et d'Orléans !

Notre Seigneur au jardin des Oliviers avait souffert une telle angoisse qu'il avait sué du sang. Dans cette Flandre française qui n'est pas la plus mystique, l'étrange phénomène d'agonie se reproduit, inconnu depuis les extases visionnaires de Catherine Emmerich : une femme a une sueur de sang.

*
* *

Malheureux troupeau, leur pasteur leur demeure. L'évêque de Lille remplit, à l'imitation des grands évêques gallo-romains, son rôle de *defensor civitatis*. S'adresser à la brute qu'est le général d'artillerie von Heinrich serait inutile. Mgr Charost écrit à von Grœvenitz, peut-être plus humain, en lui parlant de la mission religieuse qui lui a été confiée : « Elle me fait un devoir de protéger les faibles et les désarmés, qui sont ma famille à moi, et dont les charges et les douleurs sont miennes. » Il lui rappelle « combien l'esprit de famille tient à nos

fibres les plus intimes dans la région du Nord et fait chez nous la douceur de la vie.

« Aussi, disloquer la famille en arrachant des adolescents et des jeunes filles à leur foyer, ce n'est plus la guerre, c'est pour nous la torture morale indéfinie. »

Plaintes inutiles et qui peut-être réjouissent les bourreaux. Mais quel prédicateur le jour de Pâques emprunte à la Bible ces versets prophétiques ?

« Écoute, ô peuple ! Laisse l'inique accomplir l'inique, garde ton âme égale et ton cœur haut et ferme. Et vous, enfants, ayez courage. La province voisine saura ce que vous avez enduré, l'Éternel lui-même prendra votre défense. Il marquera au front d'une marque ineffaçable celui qui vous opprime, et ceux qui vous auront vu partir par les chemins âpres, dans la douleur et dans les larmes, vous verront revenir dans le triomphe et dans la gloire, car la souffrance passe, mais souffrir pour le droit et la justice dure éternellement. »

Ces paroles du prophète Baruch, quel prêtre inspiré les a prononcées à nouveau, et sous quelles voûtes ? A Saint-Christophe de Tourcoing ? — Saint Christophe bon géant qui avez porté au delà des eaux du fleuve l'Enfant divin ! — A Sainte-Catherine de Lille ? — Sainte Catherine, une des visions de la Pucelle qui délivra la France ! — A Saint-Martin de Roubaix ? — Saint Martin dont le manteau fut étendard royal et signe de victoire !

Le maire de Lille avait protesté. Est-ce une réponse des Allemands ? Le soir de Pâques, l'hôtel de ville — symbole en Flandre des antiques libertés communales — est en flammes. A cette sinistre lueur, les infernales rondes de nuit recommencent.

Un tableau à la Rembrandt s'ajoute au drame à la Shakespeare : sanglots déchirants, adieux, cris dans les ténèbres trouées de clartés brutales. Des bruits de crosses sur les pavés, des jurons tudesques, c'est le 64e régiment d'infanterie qui, n'ayant pu prendre Verdun, vient se couvrir de gloire en enlevant ici les jeunes filles. Vierges du Verdun de jadis, chantées par Victor Hugo adolescent, votre supplice fut moindre. On ne vous apportait que la mort, vous ne redoutiez pas l'outrage !

Parmi ces soldats, tous ne se seraient pas prêtés au métier de tortionnaires. Il y aurait eu à Roubaix des officiers de la garde qui s'y seraient refusés. D'autres encore auraient été enfermés pour le même motif, punis d'arrêts de rigueur, dans la citadelle de Lille. Pour l'honneur du genre humain, croyons à de tels refus qui nous montrent dix justes dans Sodome ou Gomorrhe.

Mais leur race n'en demeure pas moins maudite, ineffaçablement marquée. Race qui s'est crue au-dessus des autres et qui retourne à la bestialité, châtiment de l'orgueil, comme la Bible raconte qu'il advint au puissant Nabuchodonosor. Quel spectacle ! L'Allemagne « au-dessus de tout » descendue au métier de pourvoyeur de chair humaine, de négrier !

### 4. — *La tête de cire du musée de Lille.*

Pour nous purifier l'esprit, après avoir vu se dérouler ces scènes ignominieuses, allons au Palais des Beaux-Arts qui contient parmi d'admirables œuvres des peintres de toutes les écoles, un pur chef-d'œuvre.



(Cliché Ratel, Valenciennes.)

*Intérieur d'un hôtel ancien à Valenciennes*

(Appartenant à M. A. M. P.)

Quand les Allemands se furent installés à Lille, une des premières choses qu'ils réclamèrent fut la célèbre tête de cire du musée. Le conservateur, M. Théodore, leur répondit qu'il l'avait fait partir avant leur arrivée, et ils durent bien s'incliner, toutes recherches ayant été vaines. En réalité pourtant, le chef-d'œuvre n'avait pas quitté Lille : il était seulement caché dans les sous-sols du musée. Replacé maintenant dans sa niche dorée, il y émet à nouveau ce mystérieux et doux rayonnement dont tant déjà, parmi ceux qui ont le goût des choses de l'art, se sont enchantés.

Le peintre Wicar, un lillois, possédait ce buste au début du XIXe siècle. On sait seulement qu'il l'avait trouvé à Florence, et il ne paraît pas qu'il y attachât, à beaucoup près, la même importance qu'à sa célèbre collection de dessins de maîtres italiens et français. Quand il mourut, et que M. Caratolli son héritier fiduciaire en fit remise à la ville de Lille, il fut désigné dans l'inventaire dressé alors par ce simple titre : Tête de cire du temps de Raphaël. C'est à cette appellation que le public, qui n'abandonne pas aisément une légende pour peu qu'elle lui plaise, est demeuré fidèle ; même il la renforça encore en attribuant positivement l'œuvre au peintre favori de Léon X. A coup sûr pourtant, — et ici tous les critiques sont d'accord, — elle n'est pas de lui. D'étranges hypothèses ont été émises sur son compte : on a été jusqu'à y voir un buste antique, soit grec, soit égyptien ! La seule qui mérite créance est celle qui donne cette œuvre pour un spécimen de l'art italien du XVe siècle, opinion successivement adoptée par des historiens de

l'art tels que Renouvier, Gonse et Courajod. C'est ce dernier, en 1882, qui a éclairci d'une façon définitive le problème de son origine. S'appuyant notamment sur un dessin italien du xv<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque Albertine de Vienne, dessin reproduisant le masque funéraire d'une jeune fille qui ressemble beaucoup à la tête de cire du musée de Lille, il déclare que celle-ci est également un moulage sur nature, retouché ensuite par l'artiste. Et ici quelques explications sont nécessaires.

C'était un usage courant dans l'Italie du « Quattrocento » que de consacrer dans les lieux saints des images de cire, quelquefois des vivants, le plus souvent des morts.

Quand Laurent de Médicis, en 1478, eut échappé à la conjuration des Pazzi, on vit ses amis envoyer son portrait en manière d'ex-voto à Assise, et le placer dans les églises de Florence. Une famille d'artistes avait le monopole presque exclusif des travaux de ce genre, celle de Jacopo Benintendi, dont le neveu Orsino se perfectionna, nous dit Vasari, sous les préceptes de Verrocchio. On sait que ce grand bronzier, l'auteur de la formidable statue équestre du « condottiere » Colleone qui est à Venise, prenait des moulages sur nature ; et il dut s'en inspirer dans maints bustes, peut-être dans le buste de femme qui est au British Museum.

C'est à l'élève de Donatello, au maître de Léonard de Vinci, qu'Orsino Benintendi dut les leçons qui firent de lui un des premiers artistes de son temps, dont l'œuvre, hélas! vu la fragilité de la matière qu'il travaillait, a presque entièrement disparu. Pas tout à fait cependant, si nous lui attribuons comme tout porte à le croire, la tête de

cire du musée de Lille. Et alors s'explique cette expression touchante, ce sourire léonardesque qui l'apparente à la Joconde. Léonard de Vinci ayant reçu comme Orsino, les leçons de Verrocchio, sans doute le peintre et le sculpteur se sont-ils connus, d'où réaction réciproque, chacun dans leur art.

Autant et plus que les images des vivants, c'étaient celles des morts que l'on consacrait dans les églises, et l'usage en devint si général qu'une loi dut intervenir pour le réserver aux seuls patriciens. Que l'on imagine maintenant ce que dut être la réalité. Dans une famille de Florence, une jeune fille meurt, et la douleur des parents ne trouve une consolation qu'à la pensée de conserver au moins les traits charmants de celle qui n'est plus. L'artiste est appelé, il moule ces traits déjà légèrement modifiés par la mort, et, rouvrant les yeux qu'elle a fermés, il en fait ensuite un buste où erre un pâle sourire. C'est la scène funéraire éternelle, celle qui est représentée sur les stèles grecques et que racontent d'émouvants marbres romains : la jeune morte dit adieu à ceux qui lui sont chers, mais dans cet adieu ils la voient encore vivante.

Alexandre Dumas fils avait fait reproduire cette exquise figure de vierge et il l'avait placée dans son cabinet de travail. « Elle est le Grand Tout en un petit volume, écrivait-il, car son expression donne l'image de la vie, et la matière dont elle est faite donne la sensation de la mort. Ce que nous avons écrit ensemble depuis des années est prodigieux ». Témoignage qui ne vaut qu'à la manière d'un document et auquel nous ne nous arrêterons pas. Le souvenir de la Dame aux Camélias ne se

mêle pas heureusement à celui de la jeune italienne expirée à la fleur de l'âge.

Tête charmante, combien tu devais toucher davantage dans l'église de Florence où l'on t'avait placée, où la douleur de parents et d'amis venait te visiter, image d'une morte de dix-huit ans ! Quelles larmes ils durent verser auprès de toi qui leur rappelais ce qu'ils avaient le plus aimé au monde ! Etais-tu à cette église del Carmine où Michel-Ange enfant vint copier les fresques sublimes de Masaccio ? Etais-tu à San-Lorenzo où il sculpta une Nuit couchée qui ressemble à la mort ? Etais-tu à Sainte-Marie-des-Fleurs dont le nom seul parfume les lèvres qui le prononcent ? Méditative, tu inclines à la méditation. Image engendrée par la tristesse, ta douce sérénité empêche cette tristesse d'être inhumaine et soulève le cœur d'espérance. Iphigénie retranchée du monde des vivants, combien tu nous émeus du fond de ta niche d'or ! Es-tu l'Iphigénie grecque, celle d'Euripide, qui se lamente et regrette la lumière et pousse des cris déchirants à l'approche de la mort ? N'es-tu pas plutôt l'Iphigénie de Racine, une vierge française dont la douce résignation attendrit plus encore et fait mieux couler les larmes ? Image charmante, tu n'as pas, à vrai dire, de pays d'origine, et les discussions des savants ne sauraient t'en assigner aucun. Tu es l'image de nos plus belles espérances déçues, de l'adolescence courbée par le destin. Et chacun de nous, quand il t'a contemplée, songe à ses deuils intérieurs.

# CHAPITRE II

## DOUAI

### 1. — *La ville et ses souvenirs.*

A Douai nous sommes en *Escrebieux*, c'est-à-dire dans un pays qui appartient encore à la Flandre wallonne. Par un curieux paradoxe, pourtant, cette cité flamande avait une de ses portes, celle d'Arras, sur le territoire de l'Artois, « qui s'étend près de vingt pas dans Douai[1] ». Et elle touche également de si près au Hainaut qu'elle en a fait jadis partie, jusqu'à l'an 1072 où elle fut jointe au comté de Flandre. Flandres, Artois, Hainaut, elle résume les trois aspects de la plaine du Nord ; et c'est peut-être ce qui la fit choisir par Balzac pour cadre au curieux roman qui s'appelle la *Recherche de l'Absolu*, où l'on retrouve le décor de Douai vers le début du siècle dernier.

Louis XIV la reprit en personne le 8 juillet 1667, et en 1713 y plaça le Parlement qu'il avait institué d'abord à Tournai. Douai possédait déjà depuis 1560 une Université instituée par Philippe II d'Espagne pour fournir aux étudiants des Pays-Bas une connaissance de la langue française que Louvain n'eût pu alors leur donner.

1. *Les Délices des Pays-Bas*, Bruxelles, 1744.

Dans les dernières années du XIXe siècle, cette Université a été transférée à Lille. Les remparts de Vauban sont tombés à peu près vers le même temps. Douai et ses environs se sont transformés, les usines, verreries et forges notamment, les charbonnages, ayant vite recouvert la belle plaine agricole. La seule compagnie de l'Escarpelle exploitait avant le désastre commun à tout le Nord dévasté, sept fosses dont chacune donnait par an 100.000 tonnes de houille. Enfin à l'ouest de la ville s'amorçait un important quartier ouvrier près du « vaste canal dont les écluses doubles sont une merveille de l'art... Jadis l'étroite et sinueuse Scarpe, bordée de quais sur un seul de ses côtés, ne pouvait suffire à la circulation des bateaux. En vain avait-on prodigué les fanaux électriques pour permettre la traversée nocturne de Douai, il fallait, dans les circonstances les plus favorables, deux jours et demi pour faire neuf kilomètres entre la Sensée et le bassin de Pont-de-la-Deule ». (Ardouin-Dumazet.) Avant la guerre, une demi-journée était devenue suffisante grâce au canal, et 3.000.000 de tonnes de marchandises étaient transportées annuellement de la sorte.

Cette prospérité a disparu. Les chevalets des mines, ici comme ailleurs, ont été basculés par les explosions combinées par les Allemands au moment de leur départ, les écluses détruites avec les ponts, les forges transformées en dépôts de mitraille inutilisable, l'usine à gaz a sauté. Précédemment ils avaient vidé les ateliers des machines et des stocks.

Dans la ville, rue de Bellaing et rue Saint-Jacques notamment, que de maisons écroulées, près de cinq

cents! Et nous ne comptons pas celles qui sont à la rigueur réparables. En outre des destructions, Douai a été indignement pillée par les Allemands en octobre 1918 après qu'ils en eurent ordonné l'évacuation complète. Au musée, les toiles des maîtres coupées au ras des cadres, ont été emportées. On a retrouvé dans la cour les caisses dans lesquelles avaient été emballés un certain nombre de bibelots précieux, tous n'ayant pu être enlevés à temps par les cambrioleurs-déménageurs professionnels que renfermait l'armée allemande. Les collections particulières ne furent pas plus épargnées. « Des amateurs, des artistes à qui leur âge ou leur santé conseillaient la retraite devant l'ennemi, étaient restés chez eux, pour tâcher de sauver ces merveilles. On les a jetés brutalement hors de leurs demeures et déportés au loin pour voler, saccager ou dévaster plus à l'aise derrière eux [1] ».

Du moins et par un rare bonheur, la plupart des monuments publics et religieux sont demeurés debout. L'hôtel de ville du XIVe siècle d'abord, dont le beffroi est sinon plus beau, plus curieux peut-être, qu'aucun en Flandre et même que celui détruit d'Arras. Hugo le vit en 1837 et en a laissé la plus amusante description [2] : « Figure-toi, — écrivait-il à sa femme, — une tour gothique coiffée d'un toit d'ardoises, qui se compose d'une multitude de petites fenêtres coniques superposées ; sur chaque fenêtre une girouette, aux quatre coins une tourelle ; sur la pointe du beffroi un lion qui tourne avec un dra-

1. Article de M. Henri Potez dans le *Journal des Réfugiés du Nord : L'abomination de Douai.*

2. *France et Belgique, Alpes et Pyrénées.*

peau dans les pattes ; et de tout cet ensemble si amusant, si fou, si vivant, il sort un carillon. Dans chaque petite lucarne on voit se démener une petite cloche qui fait rage, comme une langue dans une gueule. »

Depuis on a restauré l'hôtel de ville et on l'a agrandi en construisant en façade à gauche du beffroi tout un corps de logis qui n'existait pas. En arrière dans une annexe est logée la famille des géants célèbres nommés Gayant, Mme Gayant, Jacquot, Filion et Binbin, mannequins d'osier costumés en chevalier, en noble dame, en enfants, qui sont sortis dans les rues chaque année au mois de juillet aux acclamations des Douaisiens, surnommés par eux-mêmes « enfants de Gayant ». Ce spectacle est un de ceux qu'il faut voir en Flandre, et si la famille Gayant a refusé de faire sa promenade annuelle dans Douai quand les Allemands y étaient en maîtres, nulle raison ne subsiste plus maintenant pour empêcher de renaître une fête célèbre.

On donnera, si l'on veut, un coup d'œil à l'église Saint-Pierre, collégiale antique reconstruite au XVIIIe siècle, mais c'est devant Notre-Dame que nous nous attarderons, chantée qu'elle fut par Marceline Desbordes-Valmore avec l'accent inoubliable qu'on lui connaît :

« Ma mère vers l'église allait avec ses fleurs.
L'église en ce temps-là, des vertes sépultures
Se composait encor de sévères ceintures,
Et, versant sur les morts ses longs hymnes fervents,
Au rendez-vous de tous appelait les vivants... »

Douai s'enorgueillit encore de Jean Bologne, le célèbre sculpteur de la Renaissance, mais c'est tou-



Cliché Rider, Valenciennes

*Le même après le départ des Allemands et le bombardement.*

(On reconnait dans le fond les pilastres de la haute cheminée, seuls demeurés intacts.)

jours à la poétesse que l'on songera dans ses murs. Pourtant, que le pèlerin du passé n'aille pas chercher sa statue auprès de la vieille église Notre-Dame! Il ne l'y trouverait plus, les Allemands ne l'y ont pas laissée.

Du moins dans la rue du même nom, à quelques pas du porche pieux qu'elle aimait, sa maison natale est-elle demeurée[1] et pouvons-nous y replacer dans son cadre l'histoire des jours qu'elle y vécut.

## 2. — *La fête des Innocents en Flandre.*

La tendre Desbordes-Valmore a raconté quelque chose de son enfance dans une nouvelle parue en 1849 au *Musée des Familles*, vivant reflet des mœurs flamandes d'autrefois. C'est la fête des Innocents qui en est le sujet, et j'ai sous les yeux les amusantes vignettes qui l'illustrent. Elles nous montrent, petite fille sous les habits de sa grand'mère, Marceline elle-même, l'héroïne de ce récit ; car déguisée sous un autre nom, c'est bien elle à l'âge de sept ans et le jour où le plus jeune enfant de chaque famille, revêtu des vêtements de son chef, a le droit d'ordonner tout à sa fantaisie de l'aube à la nuit tombante. Curieuse coutume, abolie maintenant, je pense, et qui prit naissance une fois que des mères, pleurant entre elles au souvenir de la cruelle exécution ordonnée par Hérode, convinrent que l'anniversaire de ce jour, leur dernier-né aurait droit au bonheur d'un règne éphémère. C'est ainsi que la petite Marceline, au lendemain de la Révo-

1. N° 36 de la rue de Valenciennes.

lution, commanda durant un tour d'horloge dans le logis de Douai habité par son père Félix Desbordes, peintre et doreur, peintre d'armoiries sur les portières des carrosses.

C'est l'aube incertaine et tardive d'un jour d'hiver. Les portes de Douai s'ouvrent lentement, elles que l'on ferme chaque soir, dit-on aux enfants, afin que le loup n'entre pas. Dans l'humble maison qu'une Vierge décore, enfoncée dans une niche devant laquelle un cierge ou une lampe brûlent souvent et que des fleurs embellissent en été, une enfant s'éveille et voit comme en rêve autour de son lit son père, sa jeune mère, l'aïeule souriante, les visages curieux et rieurs de ses frères et sœurs plus âgés. Dans la chambre un gros poêle rouge et ronflant répand une douce tiédeur, et tiède est l'eau dont on la lave, quand elle est revenue du premier saisissement d'un réveil inaccoutumé. Dans cette eau la mère a versé, pour la rendre odorante, un peu de l'essence de bergamote conservée dans un coffre en bois de Sainte-Lucie. Puis elle habille la petite fille des vêtements de sa grand'mère : ample jupe en camelot noir que l'on a froncée à la taille, corsage à basques gothiques; et elle la coiffe d'un bonnet de linon à tuyaux raides, le recouvrant d'une faille en soie de Grenade. Quand elle lui a mis à la ceinture le trousseau de clefs que l'aïeule a détaché de la sienne, le père de famille prenant la parole : « Vous êtes reine aujourd'hui, dit-il à l'enfant étonnée et ravie. C'est vous qui commanderez parmi nous comme le fait votre grand'mère. »

Marceline a un frère. Ce Félix qui deviendra un si mauvais sujet est alors, à côté d'elle, un petit bonhomme qui se souvient exactement des plaisirs

que lui a valus sa royauté de l'an passé, et il se charge d'apprendre son rôle à sa sœur quand les parents se sont éloignés pour vaquer à leurs occupations. « Tu diras toujours : je commande. Tu commanderas un grand dîner dans la chambre rouge, qu'il y ait du feu et trois sortes de vins sur la table, du vin rosé surtout ; j'aime beaucoup le vin rosé. Tu commanderas le carrosse pour nous mener à la comédie voir « Zémire et Azor » comme le jour de mon règne. » Marceline promet ; ils courent ensemble trouver la grand'mère qui file dans sa chambre. Et tandis que le bruit monotone du rouet inlassable couvre à demi leurs paroles, le flot pressé des demandes s'écoule, auxquelles le cœur de la petite Marceline ajoute celle-ci : « Je veux que mon oncle Constant revienne. »

Constant, le frère cadet de Felix, peintre comme lui, aura un jour l'ambition d'être un artiste véritable : il fera de sa nièce devenue célèbre le portrait que conserve le musée de Douai. En ce moment, quelle raison sépare les deux frères ? Elle l'ignore, l'enfant qui les veut voir réconciliés. Ce qu'elle ne sait pas davantage, c'est la gêne qui règne dans la maison de son père. Tant qu'il y a eu du pain, ç'a été pour les enfants. Maintenant qu'il en manque, Felix Desbordes court en vain les rues de la ville, cherchant à faire régler ses mémoires, afin que la petite reine, tout à l'heure, puisse être exaucée dans les vœux qu'elle formera. Midi sonne, il revient lassé de ces courses inutiles : dans la maison, il y a en tout et pour tout deux œufs frais, et longuement mûrie dans le bahut dont l'intérieur est couleur d'azur, une belle poire que Marceline partage avec son frère. Puis, un peu attristée par ce qu'elle

entrevoit d'anxiété autour d'elle, elle s'assied au dehors sur le seuil, et regarde.

C'est la coutume que les Innocents exposent au regard des passants leur majesté d'un jour. A côté et en face, Marceline aperçoit de petits amis semblablement rehaussés en importance par les habits de leurs grands-parents ; et parmi eux, Ferdinand, le fils d'un riche voisin auquel Félix Desbordes doit plusieurs termes. Elle lui fait signe bonjour ainsi qu'aux enfants de chœur, aux « clergeons » qui viennent à passer, échappés de l'église Notre-Dame, toute proche ; et pareils, courant sur la neige, à de gros rouges-gorges, avec leurs surplis blancs qui volent sur leurs soutanes rouges. Ferdinand, coiffé d'un tricorne, tenant en main une canne à pomme d'or plus grande que lui, les regarde aussi. Et quand ils ont disparu, venant à Marceline, il entame la conversation, étonné de la voir silencieuse et triste jusqu'au moment où elle dit entre deux sanglots : « Ma mère pleure parce que mon père va aller en prison à cause de l'argent qu'il doit à ton grand'-père. » Alors le petit garçon s'échappe, et d'un bond rentre dans la riche demeure.

L'après-midi passe, animée seulement par les fréquentes allées et venues de Félix qui semble se concerter mystérieusement avec sa grand'mère. D'accord avec elle, il est allé porter à l'oncle Constant l'écheveau de fil embrouillé qui signifie que l'heure de la réconciliation est venue. Constant Desbordes sait quelle pauvreté se cache au foyer de son frère, et il ne veut pas que la joie de ce jour en soit diminuée. La cour de la maison communique avec celle du voisin par un puits mitoyen : c'est par cette voie, avec sa complicité et à l'insu de la mère qui

pleure et prie dans sa chambre, du père qui court les rues, de l'enfant dont le règne attristé s'écoule sur le seuil, que sont introduits les plats du dîner de famille qui va les réunir tout à l'heure. Le soir tombe : Marceline, pensive, assise dans son petit fauteuil d'enfant, regarde les étoiles s'allumer dans le ciel ; et la lune paraître, disque brillant qu'elle prend pour la face éclatante d'un saint couché à plat ventre dans le ciel afin de mieux voir ce qui se passe sur la terre. Bientôt, interrompant sa songerie, la voix de sa mère l'appelle et la fait rentrer, car, avec la nuit, le froid devient plus vif. L'obscurité est complète au dehors quand on entend du dedans frapper à la porte. Tous les pauvres du quartier sont là, venus pour saluer l'Innocente, et a leur tête il y en a un que l'on appelle le Bon Dieu à cause de sa barbe blanche. L'enfant parait à la fenêtre, elle voit ces bonnes gens qui la bénissent, et sous le reflet d'un petit flambeau de résine qui brûle au bout de son bâton, la figure étrangement illuminée du grand vieillard qui porte la parole : « Votre père est aussi le nôtre, notre bienfaiteur, le père des pauvres », dit-il. Et il lui offre, couchées palpitantes dans une corbeille de jonc, deux tourterelles entourées d'un cordon de pommes d'api. Quand ils sont partis et que la fenêtre est refermée, Marceline en attendant le retour de ses sœurs parties en classe, reste seule avec sa grand'mère. « Le bruit monotone du rouet contre le poêle éteint troublait seul le silence qui s'était rétabli en bas. La lampe de fer, accrochée au foyer, éclairait faiblement la chambre, et projetait ses lueurs intermittentes sur les murs... Elle se promena longuement de chaise en chaise, puis en choisit une pour y poser sa tête, toute lasse

d'espérer une fête au milieu de tant d'obscurité. Par degrés, oubliant les pauvres, ses pommes, son oiseau, ses pigeons et tout, elle s'endormit au bruit égal de la roue grinçante et des oscillations d'une horloge qui battait derrière la porte. » — Puissance des souvenirs ! Vagues sensations des premiers ans, quelle force vous reprenez dans ces lignes écrites après un demi-siècle par la pauvre femme qu'est devenue cette enfant endormie !

Félix Desbordes revenait vers sa maison, courbé par la fatigue et la tristesse, quand il rencontra son frère Constant ; et, oubliant l'ancienne inimitié, les mains des deux hommes se serrèrent. Ils entrèrent ensemble. En les voyant, la grand'mère alla vite chercher deux flambeaux ; la clarté se répandit dans la pièce, éclairant des visages pensifs, parmi lesquels le sien seul était serein. On entendit frapper soudain à la porte et presque aussitôt le petit Ferdinand entra en courant, apportant à Marceline un papier plié en deux, la quittance des loyers dus à son grand'père, disparaissant plus vite encore qu'il n'était venu. Avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, l'aïeule conduisit les membres de la famille vers la chambre rouge mystérieusement fermée à clef tout le jour. Elle ouvrit la porte et le reflet d'un grand feu de bois illumina le seuil. Sur la table dressée, il y avait un cochon de lait rôti au milieu d'autres plats, et le vin rosé brillait dans les flacons. Ce soir de la fête des Innocents, Marceline ne se coucha qu'à minuit. Alors seulement, les rêves d'or et d'azur, dont les anges bercent le sommeil de l'enfance, vinrent la trouver dans le petit lit où elle reposait d'ordinaire dès que les portes de la ville se refermaient pour empêcher que le loup n'y entrât.

# CHAPITRE III

## VALENCIENNES

### 1. — *Valenciennes envahie.*

De même que Lille est dans le département du Nord le centre de l'industrie textile, Valenciennes y est celui de toutes les industries qui se rattachent à l'extraction du charbon. Ses environs immédiats s'appellent — et c'est tout dire — Anzin et Denain. Son activité en ce sens se prolonge jusqu'au bassin de Maubeuge[1] rattaché à celui de Valenciennes dans le mouvement des affaires. Mais que l'on y aille voir maintenant! La destruction semble-t-il, a été ici plus complète encore qu'à Lille, Roubaix.

1. Nous ne pouvons parler ici d'un siège sur lequel la vérité historique n'est pas faite à l'heure où nous écrivons. Une autre ville également placée à l'extrémité sud du département du Nord, Avesnes-sur-Helpe, ne pourra non plus être etudiée dans le cadre restreint de ce livre. Mentionnons seulement que l'ennemi s'y livra à ses habituelles destructions d'usines et d'immeubles, tels que le collège communal. Surtout, ce qui fut sensible aux habitants, ce fut la dispersion du magnifique et célèbre carillon hérité de l'abbaye de Liessies.

Il nous eut fallu parler encore, pour être complet, de Landrecies, de Condé, du Quesnoy, si joli dans ses vieux murs roses construits par Vauban et qui subirent de nouveaux bombardements ; de Bavai, antique cité gallo-romaine ombragée par cette belle forêt de Mormal dévastée par les Allemands comme toutes celles du pays, aussi bien celle de Baismes aux portes de Valenciennes.

Tourcoing. Là certaines usines sont restées debout, ici aucune. Les chevalets des mines ont sauté ; les mines elles-mêmes furent inondées. Il est des endroits où une vaste étendue couverte de mitraille représente seule une usine, et c'est le cas par exemple de celle des Forges de Denain qui occupait des milliers d'ouvriers. Telle est maintenant cette banlieue de Valenciennes dont M. Ardouin-Dumazet écrivait peu d'années avant la guerre : « Valenciennes reste le cœur vivant, non seulement pour ses communes limitrophes, mais pour les trente-six communes des trois cantons peuplés ensemble de plus de cent deux mille âmes [1]. Aussi peu de villes présentent-elles dans leur banlieue une animation comparable.

« La construction des machines occupe plus de deux mille ouvriers ; les sucreries sont nombreuses ; la chaudronnerie emploie des centaines de bras. Marly où sont les ateliers de la Compagnie des wagons-lits fabrique des chaudières, des produits chimiques, de la vaseline, des machines-outils. Blanc-Misseron, bourg réparti entre les deux communes de Crespin et Quiévrechain, construit du matériel de chemin de fer et possède de grandes verreries ; Onnaing associe la passementerie, qui occupe beaucoup de femmes à domicile, et la grosse métallurgie ; Saint-Saulve est devenu avec Cambrai le grand centre pour la production de la chicorée ; Beuvrages et Anzin font des ustensiles de ménage ; en outre, Anzin fabrique des chaînes, de la chaudronnerie, de l'émaillerie, des fers à cheval. Raismes est, avec Saint-Amand, un grand centre pour la fabrication des chaînes de navire et de touage.

1. Le même auteur estime qu'avec ses faubourgs, Valenciennes comptait avant la guerre au moins 500.000 habitants. Faubourg est ici entendu au sens le plus large.

« A cet énorme développement industriel, auquel il faut rattacher le groupe de Denain, est dû le rang important de Valenciennes dans le mouvement des affaires de la Banque de France. Sa succursale est la neuvième pour le montant des opérations ; elle vient avant celle de Toulouse, Nancy, Reims et autres villes populeuses ».

On éprouve d'amères pensées à se rappeler cette prospérité que la guerre, si elle ne l'a complètement détruite, a atteinte profondément. Les Allemands sont entrés à Valenciennes le 25 août 1914. Jusqu'au 2 novembre 1918 qu'ils la quittèrent après une bataille de trois semaines sur l'Escaut, ils eurent le temps d'accumuler les destructions.

Sur leur entrée, voici un document vécu et inédit, la lettre d'un jeune homme de dix-huit ans qui trois semaines après, passant à travers les lignes ennemies venait prendre sa place dans l'armée française.

« *Les Allemands sont arrivés à Valenciennes le 25 août. Déjà la veille nous voyions arriver dans un défilé formidable de voitures, de carrioles, les fuyards de Blanc-Misseron, Onnaing, Quérénaing, etc. Le 24 au soir on m'avait prié d'aller à Vicoigne en auto chercher une infirmière. Je fus arrêté au pont Jacob par un barrage de soldats français : on signalait des uhlans sur les routes de Raismes et de Condé.*

« *Le lendemain 25 août au matin, je vois déboucher le premier peloton de Prussiens au bout de la rue de Mons. Je rentre immédiatement, et derrière les jalousies nous regardons avec émotion passer ces premiers envahisseurs. Ils ont l'air à la fois inquiets et goguenards. Le canon en l'air, prêts à tirer, ils regardent alternativement les fenêtres des deux côtés de la rue :*

*l'air de gens qui s'attendent à être brusquement canardés.*

*« Naturellement pas un civil dans la rue : les volets des fenêtres, les panneaux des devantures sont fermés et abaissés. Après le passage des Prussiens, les portes s'ouvrent timidement, les gens passent la tête, puis se risquent dans la rue pour se réunir en groupes qui se disloquent en un instant quand paraissent de nouveaux Prussiens.*

*« A partir de ce moment toute l'armée allemande est passée à Valenciennes. Une partie venant de Condé se dirigeait sur Denain ; l'autre arrivait de la route de Mons et défilait sous nos fenêtres pour prendre ensuite la grand'place et la rue de Famars. Pendant un mois nous entendions le bruit infernal de leurs lourds camions qui faisaient tout trembler. C'était un défilé ininterrompu de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, de canons, de voitures régimentaires, de motocyclettes, etc. Ceux-ci arrivaient à une vitesse folle ; je me précipitais à ma fenêtre, espérant les voir se casser la g... au virage de la rue du Quesnoy, mais je n'ai jamais eu ce plaisir. Au début on n'osait pas trop sortir, surtout les femmes, et les boutiques restaient fermées, les tramways ne marchaient plus. Mais le colonel gouverneur Hintzel fit rouvrir les unes et marcher les autres; la vie reprit son cours normal, et l'on prit l'habitude de croiser sans cesse ces c...-là qui se promenaient comme chez eux : dans la rue, au jardin public, voire à l'église.*

*« Le colonel gouverneur causait sans cesse de nouveaux ennuis au conseil municipal. Un stock de chansons contre Guillaume II qu'on avait, l'an dernier, confisquées à un camelot et malencontreusement oubliées au poste de police, leur servit de prétexte*

*pour accuser le maire — le Dr Tauchon — de lèse-majesté. On consentit à ne pas le fusiller moyennant une indemnité de un million dont cinq cent mille francs payés comptant. Ils se contentèrent pour le reste d'un contrat : la ville promettait de payer le reste à Berlin quatre mois après la paix.* Le bon billet qu'a La Châtre ! »

Quant aux destructions, c'est surtout la banlieue industrielle, nous le disions, — Anzin, Denain, les usines d'Escaut et Meuse, — qu'il faut voir. Mais le faubourg de Paris, qui touche à la ville, est en ruines ; mais dans la ville même, il est de beaux vieux hôtels que les obus ont massacrés, y détruisant d'exquis ensembles artistiques auxquels plusieurs générations avaient collaboré. L'hôtel de ville enfin a été touché, un obus a fait s'écrouler la statue couchée de l'Escaut placée à gauche de la sublime figure sculptée par Carpeaux, heureusement intacte, celle-ci : la cité défendant la Patrie [1].

Le nom de Carpeaux, celui de Watteau dont par bonheur le monument a été épargné par la fureur allemande, voilà qui nous conduit à examiner de plus près la ville et le terroir où nous sommes.

## 2. — *Le rayonnement artistique de Valenciennes.*

C'est ici, au point de vue artistique, une ville unique dans le département du Nord.

On ne peut prononcer le nom de Valenciennes sans que l'imagination s'en aille à la suite de Frois-

1. Les Allemands renversèrent aussi la statue de la Victoire placée sur la place Verte. En tombant, elle tua deux de leurs soldats.

sart, de Watteau et de Carpeaux, vers le plus coloré des royaumes de la féerie à travers un voile subtil : celui de la fine, de la célèbre, de l'inimitable dentelle.

Il semble bien que de tout temps ce sol ait été privilégié. Au XIIIe siècle, c'est la poésie qui y fleurit avec l'institution d'une cour d'amour placée sous la protection de Notre-Dame du Puy et dont les concours publics ne furent supprimés qu'au commencement du XVIIe siècle. Froissart, au XIVe, fils d'un peintre d'armoiries, prélude par des poésies galantes et précieuses à son merveilleux recueil d'images historiques. Au siècle suivant, des poètes encore : Jean Lemaire de Belges ; et avant l'auteur des *Fables*, un premier Jean de la Fontaine qui publia un poème intitulé : *la Fontaine des Amoureux de science*, où il traite d'alchimie et de pierre philosophale. En même temps des peintres et des sculpteurs, Marmion, Otelin, Dupréau, Beauneveu, qui font des églises des merveilles agissantes sur la sensibilité populaire.

Le XVIe siècle devait arrêter ce mouvement : les troubles de la Réforme ont leur répercussion à Valenciennes comme ailleurs. Les briseurs d'images sévissent au point que l'on peut craindre la ruine de tout art plastique et figuratif. On proscrit et on supplicie ; à différentes reprises, la ville est le théâtre des guerres de religion dans leurs scènes les plus sanglantes. C'est l'époque surtout des théologiens ; et le spectacle, c'est la Passion de Jésus-Christ, comme en 1547. Des musiciens naissent pourtant : Pierre Maillard, Claudin Lejeune dont J.-J. Rousseau a parlé dans son Dictionnaire de musique, et dont Hécart écrit qu'il produisait sur

son violon « des effets d'autant plus incroyables que nul musicien depuis ne les reproduisit ». Le même écrivain local attribue à Bertaut, né à la fin du XVII^e siècle, une restauration du violoncelle qui équivaut presque à une création, « puisque c'est à lui que cet instrument doit l'expression qu'il a acquise ». Bourgeois, enfin, « chantait fort agréablement la musique profane », mais donnait surtout à la musique sacrée « une expression qui pénétrait l'âme ». Tous indices d'âmes passionnées qui trouvèrent un écho dans celles de leurs compatriotes, puisque la tradition en garde un souvenir si vif. Avant qu'en 1697 une académie de musique se fondât à Valenciennes, ils avaient été formés sans doute, ces artistes incomparables, par le salut de la paroisse Saint-Pierre, « pépinière de musiciens dans laquelle chacun d'eux se trouvait à une école d'autant meilleure que le maître était plus sévère ; il ne passait pas la moindre faute ». Ainsi l'exigeait un public difficile dans lequel nous pouvons imaginer, se glissant avant son départ pour Paris, le petit Antoine Watteau, si passionné plus tard pour les accents pathétiques de la viole d'amour.

Il naît en 1684, et aussitôt c'est à sa suite une pléiade d'artistes. Des sculpteurs comme Gilis, Saly, Duret, les deux Dumont, les deux Pater ; des peintres comme Jean-Baptiste Pater, fils et frère des précédents, comme Vleughels, les deux Eisen, Olivier le May, et les deux Watteau dits de Lille parce qu'ils y vécurent longtemps, mais nés à Valenciennes et neveux d'Antoine.

La graine était donc abondante. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, elle se développera en pleine terre, dans des conditions toutes naturelles. C'est au sein

des corporations que se forment et s'éduquent les jeunes artistes avec l'aide des exemples que leur fournissent les tableaux suspendus dans les églises ; puis sous l'impulsion secrète et plus ou moins forte de leur génie, ils vont à Paris recevoir d'autres leçons et en donner au monde, ou ils restent dans la ville où ils ne manquent pas de travail ; le goût des particuliers, — petits et grands bourgeois, seigneurs, — comme celui des collectivités, — conseil de la ville, confréries et associations de tout genre, — étant vif pour les choses de l'art.

Quelques années avant la Révolution, tout change : un magistrat, M. de Pujol de Mortry, artiste lui-même et qui dessine, en 1781, une façade pour le théâtre de la ville, dont il est le prévôt, songe à assurer à cette graine dont je parlais, un terrain d'élection et de meilleures conditions de développement. Peut-être incité par l'exemple de Lille où Louis Watteau professe publiquement depuis 1758, il crée, en 1783, une Académie de sculpture et de peinture sur le modèle de celle de Paris. La première distribution des prix a lieu le 29 décembre 1785, et le discours prononcé à cette occasion par l'un des honoraires amateurs, le père Sollier, révèle clairement les tendances de l'institution nouvelle, consolider l'école valenciennoise dans le sens de l'école française, proclamée supérieure à la flamande et à l'italienne, à cause de son goût exquis : « Puissiez-vous, fondateurs et bienfaiteurs de cette école, trouver un jour dans ses brillants succès la noble récompense de vos soins généreux et de votre zèle empressé. Puisse-t-elle enfanter des chefs-d'œuvre qui surpassent votre attente, et qui, recherchés avidement par des amateurs de tous pays, portent la

réputation de Valenciennes partout où il y a du goût et où les beaux-arts sont en honneur. »

La Révolution interrompit momentanément un enseignement qui porta bientôt ses fruits : Milhomme en 1800, remporte le grand prix de Rome, après lui, Abel de Pujol en 1811, Henri Lemaire en 1821. De dix en dix ans.

Abel de Pujol, c'était le fils du créateur de l'Académie, fils naturel. Quand il revint couronné à Valenciennes, le peuple entier l'attendait et lui fit cortège : ce fut au milieu de l'enthousiasme général que son père, en l'embrassant sur la grand'place devant la maison de ville, le reconnut publiquement.

C'est le moment, je crois, de parler de ce que Taine appelle la « température morale » propre à l'éclosion du génie, et de marquer à quel degré elle existait à Valenciennes au moment où va y naître son plus grand sculpteur. Jamais peut-être comme en ce commencement du XIX$^{e}$ siècle, l'esprit public n'avait possédé une plus grande connaissance d'un passé glorieux, une plus claire conscience du devoir de la continuer. Dans la classe riche, des Mécènes ; dans les autres, des admirateurs et des amis des arts : tous en ressentant vivement le pouvoir et disposés à en honorer les représentants. En 1826, — l'année qui précède celle où naît Carpeaux, — tandis qu'Henri Lemaire travaille à Rome au *Soldat Laboureur* qui se trouve aux Tuileries, Hécart publie son essai *Sur le goût des habitants de Valenciennes pour les lettres, les sciences et les arts*, et une *Biographie valenciennoise* qui contient les vies d'une centaine de célébrités. « Le Valenciennois a le

goût des arts, écrit spirituellement Dinaux ; il a dessiné la bosse dans sa jeunesse, se dit ami du peintre Pujol et du sculpteur Lemaire, ses enfants suivent le cours de l'académie de dessin, et leurs essais crayonnés sont richement encadrés dans la salle à manger ; ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve au salon de fort bons tableaux de l'école flamande. » Que dire de la joie de cette même bourgeoisie quand après Momal et Cadet de Beaupré, son peintre préféré, Abel de Pujol, traitera le sujet de « la Ville de Valenciennes protégeant les arts » sur une toile de dimensions considérables qu'il offrira à ses concitoyens ! C'est presque un poncif qui se crée, mais dont on comprend l'utilité pour affermir la ville dans son devoir héréditaire.

Il passait autrefois pour constant que les véritables dentelles de Valenciennes ne pouvaient se faire que dans l'enceinte même de la ville, où régnait une atmosphère humide favorable à leur beauté à cause de la délicatesse extrême à laquelle pouvait atteindre le fil. Il semble bien qu'au point de vue de l'épanouissement artistique, Valenciennes ait été également favorisée de tout temps par une atmosphère spéciale. Située au confluent de la force flamande et de la grâce française, les « ferventes Espagnes », comme dans le Douai de Desbordes-Valmore, vinrent s'y asseoir par surcroît, et de cette fusion d'éléments divers devait naître une race forte et fine à la fois, idéaliste, vive et passionnée, merveilleusement apte à saisir le caractère des choses. En dehors de ces dons héréditaires, elle vivait parmi les merveilles accumulées dans les



Service phot. du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts.

*La Grand'Place et l'Hôtel de Ville à Cambrai.*

églises, et ainsi se faisait une première éducation du goût et de l'œil.

Mais ce peuple était tassé dans une ville étroitement serrée par ses remparts, sous l'influence d'un climat humide, au milieu d'un pays de forêts et de marais. Tout le portait à se replier sur lui-même, et des dépressions fréquentes devaient fatalement succéder à ses exaltations un peu fébriles.

De lui, faute d'équilibre, il était impossible que sortît un artiste selon l'idée grecque, un Phidias dont la sérénité conçoit et reproduit l'immortelle sérénité des dieux. Mais ayant fleuri une première fois dans la mélancolie exquise de Watteau, il devait encore produire un artiste doué au suprême degré du pouvoir d'exprimer le mouvement et la vie, et davantage la douleur, ou une joie frénétique et passagère. Ainsi devaient naître l'*Ugolin* et la *Danse*, ainsi naquit d'un peuple nerveux le plus grand sculpteur de décadence que l'on ait jamais connu depuis celui qui fit le *Laocoon*.

# CHAPITRE IV

## CAMBRAI

### 1. — *Les Allemands dans la cité du Saint-Empire.*

Cambrai qui commandait jadis un pays relevant du Saint-Empire-Romain, ville paisible et calme s'il en fut, doit être pourtant rangée dans *ces villes tentaculaires* chantées par Verhaeren. C'est que sa population avait débordé hors d'une enceinte trop étroite, et bâti autour des trente routes qui convergent vers le cœur de la ville, attestant son antique importance. Ainsi naquirent autour de Cambrai, réduit à quinze mille habitants avant son démantèlement des faubourgs qui prirent leurs noms de saints locaux et populaires : Saint-Roch, Saint-Ladre, Saint-Druon. Et encore Cantimpré, Selles, etc. Si bien que quand tomba l'enceinte qui faisait de la ville une forteresse, elle doubla son chiffre d'habitants en récupérant ses faubourgs.

L'industrie s'y était établie : blanchisseries, teintureries, sucreries, brasseries, minoteries, fabriques de chicorée par-dessus tout, ce succédané du café. Quant à la fine toile de lin dite *batiste*, elle se tisse à domicile dans les villages du Hainaut et du Cambrésis, mais se vend à Valenciennes ou à Cambrai chez des *fabricants* qui pour la plupart dépourvus

d'ateliers chez eux, sont par le fait plutôt des commerçants.

Privée des fortifications qui la firent redoutable, Cambrai présentait donc avant la guerre le plus paisible aspect. En passant, on jetait un regard sur sa grande place irrégulière, et sur les « Jacquemarts » ou statues de bronze dits *Martin et Martine* qui décoraient son hôtel de ville plutôt quelconque. Les lettrés allaient chercher sur la place Fénelon les trois arcades demeurées seules debout de ce qui fut le palais du *cygne de Cambrai*. Avec la cathédrale moderne et le musée, c'était tout ce qu'il y avait à voir dans Cambrai ; et l'on s'en allait, ayant acheté une boîte de ces agréables bonbons à la menthe, les Bêtises de Cambrai, sur laquelle on retrouvait Martin et Martine, idoles des habitants.

Mais avec l'occupation allemande, le sort de Cambrai devint tragique. L'ennemi y entra le 26 août 1914 et ne la quitta qu'en flammes, le 8 octobre 1918. Il y avait commis auparavant des actes inouïs de violence et de mépris du droit. Notamment une partie de la population avait été contrainte de travailler aux retranchements allemands sous le feu des batteries adverses.

L'archevêque de Cambrai, Mgr Chollet, éleva en vain la voix contre de tels procédés. En septembre 1917, il rédigea un mémoire adressé au Kaiser dans lequel en des pages sublimes, il stigmatisa l'oubli total des lois tant humaines que divines. La vengeance des Allemands fut de le traduire par deux fois en conseil de guerre.

Au 18 septembre 1918, tous les habitants de Cambrai, par ordre de l'autorité militaire, avaient quitté

leur ville. Pendant quelques semaines, les soldats allemands seuls firént résonner sous leurs lourdes bottes le pavé des rues ; et quand ils en furent chassés le 8 octobre par notre avance victorieuse, ils ne laissèrent derrière eux qu'un immense brasier. Toute la ville par bonheur ne fut pas détruite, mais que l'on aille voir, parmi tant de quartiers atteints, le monceau de ruines des maisons qui bordaient la Grand'Place !

Les faubourgs industriels ne furent pas plus épargnés. Vidées de leurs machines au cours de l'occupation, les usines alors furent incendiées. Il en est parmi elles comme la fabrique de chicorée Arlatte, qui étendent leurs ruines sur deux mille mètres carrés.

Cependant la cathédrale et l'hôtel de ville sont restaurables. Les Cambrésiens ont recouvré leur *palladium*, Martin et Martine, que les Allemands avaient emportés, et sont revenus en foule dans leur cité à demi détruite. Sans parler des hôtels des riches particuliers que l'on répare, ils ont si peu perdu courage que des centaines de maisons ouvrières — cent cinquante pour le seul Comptoir Linier — sont en construction.

Remontons maintenant dans le passé de Cambrai au moins jusqu'à cette date de 1520 qui la rendit fameuse par la paix signée entre Charles-Quint et François Ier, paix nommée *de Cambrai*, et aussi la *Paix des Dames* parce qu'elle fut conclue entre Marguerite d'Autriche et la duchesse d'Anjou, mères des deux souverains. Un écrivain qui eut son heure de célébrité, Etienne Jouy, a comparé à ce propos

dans son « Hermite en province[1] » le faste de la vieille Europe et la simplicité de la neuve Amérique. « Huit cardinaux, dit-il, dix archevêques, trente-trois évêques, soixante-douze ducs et comtes et plus de quatre cents seigneurs viurent y étaler le faste de leur inutilité. On n'est pas encore revenu, dans la vieille Europe, de ce ridicule dont on entoure les souverains ou leurs représentants. Franklin, envoyé sans suite à Paris, logé dans un modeste hôtel, sans voiture, sans laquais, n'eut pas recours à toutes ces parades de foire pour défendre les droits de son pays et les faire respecter. Il est vrai qu'il parlait au nom d'un peuple libre. »

Si quelqu'un du moins, donna par la suite à Cambrai le spectacle de la plus noble simplicité, ce fut bien Fénelon. Archevêque de la métropole dans les dernières années du règne de Louis XIV, c'est là qu'il médita son Télémaque tout en remplissant de la façon la plus noble et la plus humaine les devoirs de son ministère épiscopal. Sur la place Fénelon, devant les arcades de son palais disparu, on relira volontiers le récit connu d'un acte de sa bienfaisance. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, le prélat avait recueilli dans son palais de nombreux paysans du Cambrésis chassés de leurs villages par l'ennemi. « Il vit un paysan, jeune encore, qui ne mangeait point, et qui paraissait profondément affligé. Fénelon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire. Il lui dit qu'on attendait les troupes le lendemain ; qu'on chasserait les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village. *Je n'y trouverai plus ma vache*, répondit le paysan. *Ce pauvre*

1. Paris, Pillet aîné, 1826.

*animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants.* Fénelon promit alors de lui donner une autre vache, si les soldats s'emparaient de la sienne ; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai ; il partit ensuite à dix heures du soir à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique ; il se rendit a ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla sur le champ en donner avis à ce pauvre laboureur[1] ».

Tel était cet homme admirable, pénétré de l'esprit de l'Evangile, et dont l'unique pensée sa vie durant, fut d'unir l'amour du prochain à l'amour de Dieu. C'est dans cette idée qu'en son Télémaque il construisit une Salente, imaginaire sans doute, mais reflet d'une âme incomparablement belle. Franklin eut-il plus de simplicité et de bienfaisance ?

## 2. — *Chateaubriand à Cambrai.*

Vers le temps que le célèbre Américain vint à Paris pour la cause de l'*Indépendance*, il y avait à Cambrai un jeune sous-lieutenant auquel le seul nom de l'Amérique faisait battre le cœur et qui ne souhaitait rien tant que de s'y rendre pour conquérir la gloire du voyageur à défaut de celle des armes. Chateaubriand, puisqu'il s'agit de lui, vivra un jour son rêve. En 1791 il débarquera à Baltimore pour chercher le passage du Nord-Ouest, il ira au Niagara et descendra l'Ohio jusqu'au Kentucky. Mais

1. *L'Hermite en province.*

l'instant de sa vie est curieux à contempler où il porte, en lui, à Cambrai, ses aspirations non encore réalisées.

En 1785, dans un château de Bretagne, un vieux gentilhomme vit avec sa femme, sa fille et son fils cadet. Celui-ci a dix-sept ans et on ne sait qu'en faire ; depuis qu'il est rentré à Combourg, après avoir terminé ses études, deux ans se sont passés à des songes inexplicables. Un jour vient où M. de Chateaubriand s'alarme de cette inutilité et où il demande à François-René ce qu'il veut faire. Le jeune homme lui déclare qu'il entend aller au Canada défricher des forêts, ou aux Indes, « chercher du service dans les armées des princes de ces pays ». On l'envoie à Saint-Malo où un armement se prépare pour Pondichery ; il est persuadé qu'il va franchir les mers ; déjà cette imagination, qui nourrira un siècle de ses rêveries, s'échauffe et travaille. Mais bientôt une lettre rappelle à Combourg le chevalier de Chateaubriand, et, d'un ton qui n'admet pas de réplique, son père lui annonce qu'il a obtenu pour lui un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre et qu'il convient de renoncer à ses folies. « Vous allez partir pour Rennes et de là pour Cambrai. Voilà cent louis, ménagez-les. Je suis vieux et malade, je n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom. »

A Rennes, un cousin le mit en chaise de poste avec une sémillante marchande de modes. Le petit chevalier était pétrifié, incapable de s'occuper de rien et même de payer à boire aux postillons. Arrivés à Paris, ce fut la marchande qui lui fit donner

une chambre à l'hôtel de l'Europe, rue du Mail. Puis elle lui tira sa révérence, pressée « de se débarrasser de son imbécile », a-t-il écrit.

Il passe quelque temps à Paris, où habite sa sœur de Farcy. Un certain cousin Moreau le présente à une jolie femme, Mme de Chastenay, qui l'invite à aller la voir. Il y va, et à la fin de cette visite, elle lui tend un bras demi-nu et la plus belle main du monde, qu'il ne baise même pas. C'est un jeune sauvage, un Iroquois digne d'aller explorer leurs contrées lointaines, qui part le lendemain pour Cambrai, troublé de sentiments divers et délicieusement nouveaux pour lui qui n'a connu jusque-là que les landes de Bretagne.

Il prend le courrier de la malle avec, dans la poche de son habit bourgeois, des lettres de recommandation pour les officiers du régiment de Navarre. Tout de suite on le reçoit fort bien : le chevalier de Guénan le fait admettre à la table la plus distinguée, et il se trouve placé sous la tutelle du major, le comte d'Andrézel. Vingt-quatre heures après son arrivée, il porte l'uniforme, et le porte à ravir ; ce bleu et ce blanc lui plaisent infiniment. Les sous-lieutenants veulent bien lui épargner les brimades d'usage, eu égard peut-être aux lettres de recommandation, peut-être à son âge. (Il n'avait pas dix-huit ans !) On lui apprend le maniement des armes et la théorie ; il franchit aisément les grades de caporal et de sergent : ce sont choses qu'un cadet de l'ancienne France avait dans le sang, et qu'il suffisait de réveiller.

Cambrai, c'est alors une place forte. Elle a deux châteaux : Cantimpré et Selles ; sa citadelle, placée sur la hauteur, entourée de fossés très profonds et

taillés dans le roc, minés outre cela, commande la ville que l'on pourrait au besoin inonder au dehors, grâce aux eaux de l'Escaut.

Le chevalier de Chateaubriand se promène dans les rues qui sont grandes et propres, dont les plus belles aboutissent a une vaste place où il serait facile de ranger en bataille toutes les troupes de la garnison. — C'est celle, hélas, que la rage allemande a si cruellement défigurée par le feu à l'automne de 1918! — Il visite l'église métropolitaine dont le chœur est construit à la Romaine et où il y a, dans le fond d'une chapelle, éclairée par des lampes d'or et d'argent, le tableau de la Sainte-Vierge qu'on assure avoir été peint par Saint-Luc. Etrange merveille. — A Cambrai encore se font des toiles d'une finesse réputée pour passer celles de la Hollande, et sans doute il en envoie à sa sœur de Farcy, à Mme de Chastenay, peut-être, dont le souvenir ne le quitte pas.

Un de ses collègues se prit pour lui d'une amitié particulière, et, si j'ose dire, intéressée. La Martinière, très laid, le visage labouré par la petite vérole, nourrissait une violente passion pour une belle Cambrésienne. Il fallait qu'il passât au moins cinq à six fois par jour devant sa porte, épiant un regard ou un sourire; et il prenait le jeune sous-lieutenant avec lui pour que ces fréquentes allées et venues fussent moins compromettantes. En même temps il avait trouvé un confident : tout en buvant ensemble de grands verres d'eau de groseille, il lui racontait sa passion par le menu. On imagine le jeune visage distrait, et les yeux où se reflète l'image de Mme de Chastenay quand La Martinière prononce le mot d'amour.

A ce moment, la mode dans l'armée était à la prussienne. C'était peu d'admirer Frédéric II, on copiait le rigorisme de la tenue qu'il avait imposée à ses troupes : « petit chapeau, petites boucles serrées à la tête, queue attachée roide, habit strictement agrafé ». Qu'on se rappelle les portraits de La Fayette, répandus à profusion parce qu'il avait fait la campagne d'Amérique : c'est tout à fait cela. — Le chevalier de Chateaubriand haïssait ces entraves ; il s'y soumettait le matin, mais le soir, pour aller au café ou courir les rues avec La Martinière, il se couvrait d'un grand chapeau, déboutonnait son habit en croisant les revers, descendait ses boucles et desserrait sa queue. Dans cet équipage, on le voit qui passe, et la laideur de La Martinière fait ressortir son visage jeune et expressif avec une pointe d'inquiétude. Mais un jour il rencontre M. d'Andrézel comme il allait faire la cour pour La Martinière « sous les fenêtres de sa cruelle flamande ». — Peut-être aussi était-ce un peu pour lui. — Le terrible major le regarda sévèrement et lui infligea trois jours d'arrêts. C'était le temps qu'il lui fallait pour relire *Télémaque* bien plus commodément qu'au tombeau de Fénelon où il assure l'avoir fait.

Déjà la littérature le préoccupait. Son plus grand souci, dans peu de mois, sera de faire imprimer une idylle dans l' « Almanach des Muses », et il eût donné la gloire d'Alexandre pour être l'auteur de quelqu'une de ces fades romances à la mode : « Tendre musette » ou « Berger volage ».

Sur ces bergeries, une nouvelle éclate qui consterne nos officiers amis de la discipline prussienne : la mort de Frédéric II. Puis une autre qui atteint

plus directement et plus profondément le petit sous-lieutenant : la mort de M. de Chateaubriand.

Il l'apprit dans le commencement du mois de septembre 1786 par une lettre de Lucile, sa sœur de prédilection. Ce fut un rude coup pour lui. Il pleura son père, ne se souvenant plus de ses rigueurs : et replaçant cette grande image parmi ses souvenirs d'enfance, il sentit alors que celle-ci finissait. Les amusements de Cambrai ne le satisfirent plus et il désira quelque chose d'autre ; ses pensées se reportèrent vers l'Amérique. M. d'Andrézel, nommé lieutenant-colonel au régiment de Picardie, quittait Cambrai : il obtint un congé et partit avec lui.

A Cambrai, durant ces quelques mois, Chateaubriand a pris le premier contact avec la vie : il y était arrivé enfant, il en partait devenu un homme. Ces anciennes rêveries qui l'acculèrent un jour à essayer si son fusil de chasse pouvait le tuer, elles s'assainissent et demandent à se transformer en action. Les exercices militaires lui firent du bien en le virilisant : ils le préparèrent à recevoir de la mort de son père une trempe décisive. Quand il quitte la citadelle de Cambrai pour le château de Versailles où il va être présenté au roi, son dessein doit être formé de tenter le passage au nord de l'Amérique. Ce qu'il fit.

En mars 1821, à Berlin, M. de Chateaubriand, ambassadeur de France, rassemblant les souvenirs de sa vie qui se rapportaient à Cambrai, écrivit non sans mélancolie. « Le début de ma carrière amuse mes ressouvenirs. En traversant Cambrai avec le roi, après les Cent-Jours, je cherchai la maison que j'avais habitée et le café que je fréquentais : je

ne les pus retrouver ; tout avait disparu, hommes et monuments ». C'est que le sol avait tremblé des coups de canon de toutes les batailles de la Révolution et de ceux que l'écho pouvait apporter encore de Waterloo. — Mais qu'eût dit le noble écrivain s'il avait pu pressentir les ravages exercés un siècle plus tard à Cambrai par les hordes venues de ces mêmes bords de la Sprée où il rassemblait alors ses *Mémoires d'Outre-Tombe ?*

André M. de Poncheville.

---

# TABLE DES PLANCHES